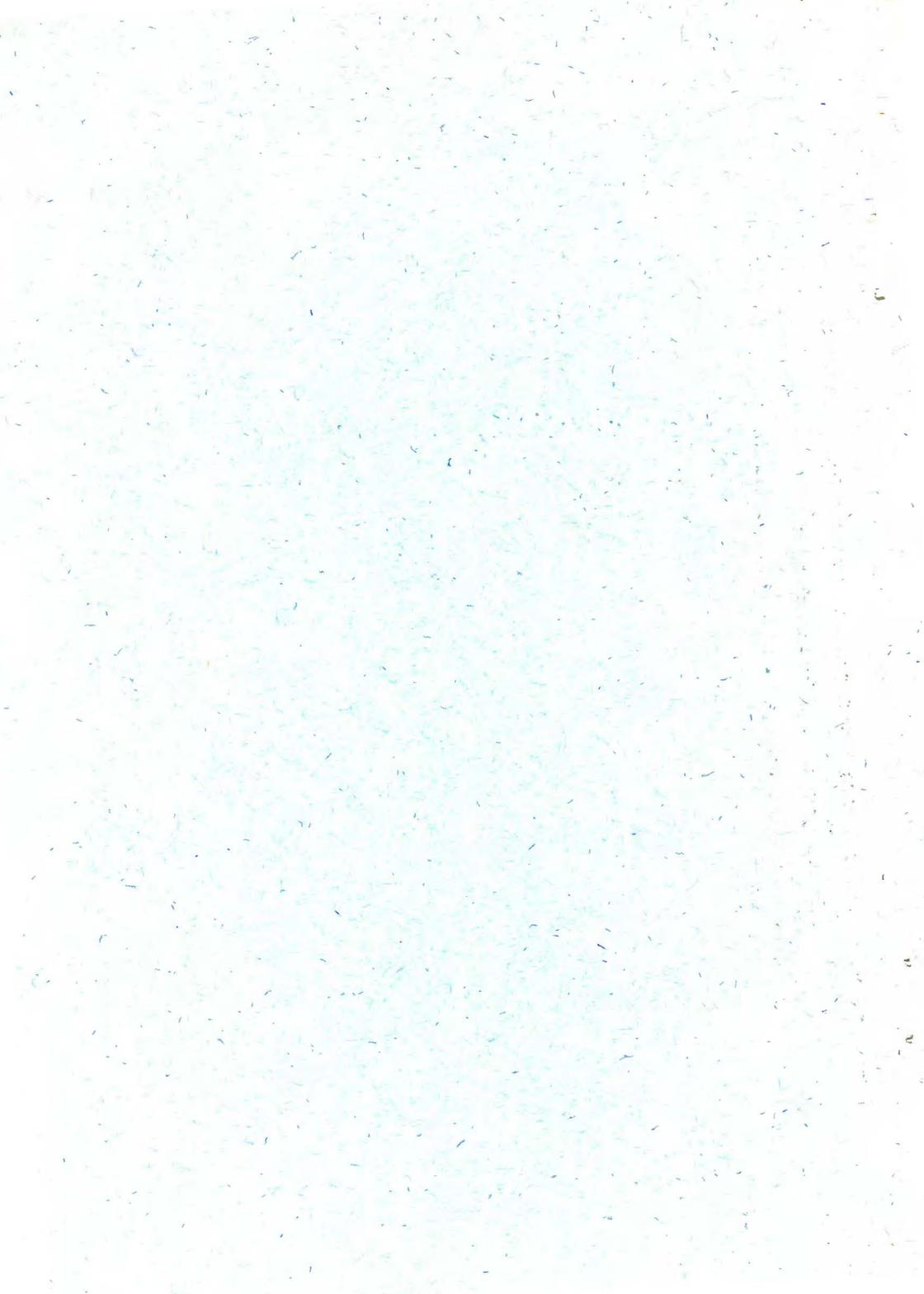
A decorative border with floral motifs in each corner and along the sides, enclosing the text.

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

VOL. IV — N° 29 — JANVIER 1976



BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement
par
LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

SOMMAIRE

André Gide à Paul Valéry : dix lettres inédites. . .	3
Le dossier de presse des <i>Faux-Monnayeurs</i> (suite) . . .	13
Le dossier de presse de <i>Geneviève</i>	26
Le dossier de presse de <i>Thésée</i> (suite)	29
Le Colloque de Toronto	43
A la Villa Montmorency : Cinquième Assemblée générale de l'AAAG	45
Revue des autographes.	53
Chronique bibliographique.	62
Inventaire des Traductions des Œuvres de Gide, II	67
Varia.	75
Nouveaux membres	77
Publications	79

Le N° : 6 F Ab. un an : 25 F (Étranger : 30 F)
Payable à : Association des Amis d'André Gide,
CCP Paris 25.172-76

ASSOCIATION DES

Amis d'André Gide

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. André MALRAUX.

COMITÉ D'HONNEUR

MM. Jean DELAY, François MAURIAC (†) et Jean PAULHAN (†);
 de l'Académie française ; M^{mes} Marie-Jeanne DURRY,
 Anne HEURGON-DESJARDINS et Élisabeth VAN RYSSELBERGHE ;
 MM. Marc ALLEGRET (†), Auguste ANGLÈS, Julien CAIN (†),
 Étienne DENNEPY, Gaston GALLIMARD, Jean GIONO (†),
 Jean HYTIER, Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI,
 Robert MALLAT, Robert RICATTE et Jean SCHLUMBERGER (†).

*CONSEIL D'ADMINISTRATION*M^{me} Catherine Gide, *présidente*.

MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française,
 Georges ELIN, professeur au Collège de France,
 Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université de Montpellier,
 et Justin O'BRIEN (†), professeur à l'Université Columbia
vice-présidents.

MM. François CHAPON, Jean DENOËL, Claude GALLIMARD,
 Bernard HUGUENIN et Jean LAMBERT, *membres*.

M^{me} Irène de BONSTETTEN, *trésorière*.M. Claude MARTIN, *secrétaire*.*DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL POUR L'AMÉRIQUE DU NORD*

Prof. Jacques COTNAM, French Dept., York University, 4700
 Keele Street, Downsview, Ont. M3J 1P3 (Canada).

Secrétariat :
 BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE
 Université Lyon II
 69500 BRON
 Tél. (78).51.26.05

Trésorière :
 Madame de BONSTETTEN
 14, rue de la Cure
 75016 PARIS
 Tél. (1).527.33.79

ANDRÉ GIDE À
PAUL VALÉRY

DIX LETTRES INÉDITES

Tandis qu'enfin sortait aux Éditions Gallimard, longtemps attendu, le premier des *Cahiers Paul Valéry (Poétique et poésie)* (1), notre amie M^{me} Agathe Rouart-Valéry avait la générosité de communiquer au secrétaire de l'AAAG neuf lettres d'André Gide adressées à son père et une à sa mère, lettres que M. Robert Mallet avait omis de recueillir dans son édition de la *Correspondance* Gide-Valéry publiée en 1955. Qu'elle en soit ici très chaleureusement remerciée.

De ces dix lettres, deux seules sont datées par Gide avec précision (n° IX et X), cinq sont datables avec une approximation relativement satisfaisante (n° I, II, IV, V et VI), mais trois ont laissé vaines nos premières et rapides recherches (n° III, VII et VIII).

○

LETTRE I

Cette lettre date certainement de l'été 1891, entre le début d'août où Gide arrive à La Roque et la fin d'octobre — le curieux projet dont il est ici question étant déjà assez éloigné pour qu'il puisse écrire à Valéry vers le 15 novembre (*Conn.*, p. 137) : "J'hésite à t'envoyer les pièces que j'ai faites sur mes deux vers, repris des sonnets commencés ensemble, mais tu les connaîtras plus tard." Remarquons d'autre part que, si Gide "li(t) ce matin" *La Félouse*, c'est une relecture : il en a déjà longuement parlé à son ami (v. *Conn.*, p. 101). Cette lettre ne serait-elle donc pas écrite à la réception de la septième livraison de *La Conque*, du 1^{er} septembre

(1) Dont tous les membres de la Société Paul Valéry ont reçu, suivant la formule qui est celle de notre AAAG, un exemplaire du tirage spécial de 250 ex. numérotés. — Adhésions à la Société Paul Valéry (cotisations : Fondateur, 100 F, Titulaire, 30 F, Étudiant, 15 F) : 17, rue de l'Université, 75007 Paris.

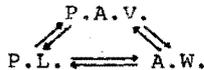
1891, où paraît le poème ?...

Rappelons que le sonnet *Le Jeune Prêtre* avait paru dans *La Plume* du 15 novembre 1890, et *Orphée* dans *L'Ermitage* de mars 1891 (à la fin du *Paradoxe sur l'Architecte*) puis, sous sa forme définitive, dans *La Conque* du 1^{er} mai.

La Roque.

Je t'envoie le premier vers d'un sonnet que tu me retourneras après que tu auras écrit le second vers.

Nous avons décidé avec Pierre L., l'autre soir où nous t'attendions, de faire, par groupe de deux, deux sonnets. Voilà le schéma du système :



Donc, chacun de nous doit en faire quatre, dont deux commencer par lui. Pour plus d'intérêt, j'imagine de commencer les deux fois par le même vers : les divergences seront plus curieuses et visibles. Ainsi j'envoie le même début à Louis (nous ne collaborons que deux à deux). Ainsi je dois recevoir de Louis un premier vers, qu'il t'aura d'autre part envoyé ; ainsi Louis doit recevoir de toi le vers initial que j'espère de même. Nous dédierons réciproquement chaque pièce à celui qui n'y aura pas collaboré. Il sera curieux de voir les pièces qui se termineront.

Explique cela à Louis si tu le revois, ou écris-lui et expose-lui ce schéma car je lui dis la chose avec moins de détails.

Je lis ce matin *La Fileuse* : maintenant que tu as fait *Le Jeune Prêtre*, *Orphée* (la plus belle) et *La Fileuse* (la plus exquise), je me sentirai très libre pour te critiquer.

Cette *Fileuse* est de l'essence la plus rare ; et il me faut te dire combien je la trouve précieuse.

Soul, le mot "ronfle", au troisième vers, est-il assez soprano ? dans ce murmure d'or et de crépuscule ?

Je compte donc que tu me renvoies mon sonnet continué et le début d'un autre : cela durera ??... Qu'importe — peut-être jusqu'au temps où je viendrai vers toi...

Au revoir.

André Gide.

LETTRE II

Adressé à "Monsieur Paul A. Valéry, 12 rue Gay Lussac, Paris" (mais l'enveloppe n'est pas timbrée), le billet suivant est de l'été ou de l'automne 1896 et concerne évidemment la correction des épreuves de l'essai de Valéry intitulé *La Conquête allemande*, paru (en français) dans le n° 92 (janvier 1897) du mensuel londonien *The New Review* (et qui recevra en 1924 son titre définitif : *Une Conquête méthodique*).

Mon cher vieux,

Voici tes épreuves...

Ton passage sur De Moltke (je ne sais pas comment ça s'écrit) est admirable.

Je t'ai corrigé en passant quelques erreurs typiques.

Merci.

Je pars demain.

Ton

André.

o

LETTRE III

De notre lettre III, non datée, l'enveloppe a été conservée, libellée "Monsieur Paul A. Valéry, 12 rue Gay Lussac, Paris" et timbrée à 15 centimes — mais le cachet postal y est indéchiffrable. Un fragment en a été publié par Yvonne Davet dans sa notice d'*Isabelle* (Gide, *Romans*, "Bibl. de la Pléiade", p. 1560), qui croyait que la lettre était "très vraisemblablement de l'été 1892" (1) — mais Gide n'a été en relations avec Jammes qu'à partir du printemps 1893, et Valéry ne s'est installé au 12 de la rue Gay-Lussac qu'en janvier 1894. Ces quatre pages ne sont donc pas antérieures à l'été 1894, ni postérieures à l'été 1898, à la fin duquel Gide fait visiter le domaine abandonné de Formentin à ses amis Jammes, Ghéon et Bonheur. De quels vers a-t-il remercié Jammes ? quelle prose Gasquet l'a-t-il remercié de lui avoir envoyée ?...

La Roque Baignard
par Cambremer
Calvaços

Cher ami,

Je n'ai encore écrit à personne qu'à Francis Jammes pour le remercier de ses vers, et reçu l'écriture d'aucun sinon de Joachim Gasquet pour me remercier de ma prose. Ce silence ne t'était donc pas adressé — mais au con-

(1) En se fondant peut-être sur le fait que c'est le 16 mai 1892 qu'avait eu lieu la vente du domaine de Formentin...

traire ma première lettre. J'ai songé qu'entre deux personnes une lettre était toujours possible : c'est la Preuve de l'amitié — par l'absurde.

Cette vie à la campagne, c'est, pour moi, d'avoir une fenêtre sur les arbres ; je ne sors que par là ; on voit du ciel suffisamment, et non par tranches comme vous le coupent les toits avec une parcimonie réciproque. Le silence voisin permet de lire et de penser ; ce que je ne fais bien qu'ici ; et ici je ne fais bien que cela. — Je pense à mon futur voyage avec une fixité continue, et l'endroit où j'irai m'importe peu, pourvu que j'aille. — Le désœuvrement sentimental où je suis m'a donné ces jours-ci des spleens atroces ; le seul ennui que je connaisse est sentimental ; l'à peu près dont nous avons tant parlé et où je m'agite me garde de l'inoccupation intellectuelle : jamais je n'ai eu le sentiment d'en avoir fini avec quelque chose ; c'est délicieux ! — et si j'étais Sisyphe, je me croirais au paradis.

Je ne connais pas un pays que je ne souhaiterais revoir, pas un livre que je n'aurais profité à relire, pas une émotion que je ne désirerais regoûter.

T'avouerai-je que je relis Fichte ! — Hier j'ai fait ma première promenade, j'ai vécu tout un livre d'Henri de Régnier. C'était dans un immense parc complètement abandonné, un grand château dont nous connaissions les hôtes, maintenant fermé à la suite d'aventures tragiques — couvert d'hypothèques, tout fut vendu, toutes les salles et toutes les armoires vidées, les volets clos et les portes cadénassées. J'ai fait, après de longs efforts, m'étant clandestinement introduit dans le parc, j'ai fait sauter une serrure — et j'ai passé toute ma journée à errer dans les grandes salles désertes où ne restaient plus aux murs que les vieux lambris et des glaces.

Voilà tout ce que j'ai fait depuis que je ne t'ai vu ; j'ai écrit la moitié d'un livre, c'est-à-dire douze pages. J'attends de toi une lettre et "quelques vers".

Je lis de Baudelaire bien des pièces que je ne connaissais pas ; mais ce que je préfère aujourd'hui c'est, dans *Le Serpent qui danse* :

Je crois boire un vin de Bohême,
Amer et vainqueur,

et ailleurs ce vers entre tous :

Le son de la trompette est si délicieux...

Au revoir.

A. G.

o

LETTRE IV

Il ne manque que l'année à la date de ce billet (enveloppe non conservée). Une main anonyme y a inscrit : 1896. Mais si Gide, le 18 janvier 1896, est bien à Rome, c'est à la pension Michel, Via Sistina 72, qu'il réside. Ces quelques lignes sont donc bien du 18 janvier 1898, au cours du séjour pour lequel Madeleine et lui ont loué trois pièces au 18 de la Piazza Barberini ; confirmation nous en serait donnée, s'il en était besoin, par son allusion à la lecture "consternante" des journaux : nous sommes en pleine affaire Dreyfus, et, à Rome, Gide lit "six journaux par jour"...

Reste un petit mystère : la *Correspondance* (pp. 310-1) contient une autre lettre de Gide — beaucoup plus longue — également datée "18 Piazza Barberini, Rome, 18 janvier 1898", et qui n'offre aucune allusion à un billet écrit le même jour au même destinataire...

18 piazza Barberini.

Cher vieux,

La lecture des journaux, mais moins que celle des lettres des amis, me consterne.

Je t'en prie, envoie-moi une opinion.

Car je suis ton

André Gide.

Rome 18 janvier.

o

LETTRE V

Peu lisible, le cachet postal apposé sur l'enveloppe de cet autre billet "romain" ("Monsieur Paul A. Valéry, 12 rue Gay Lussac, Paris") dont l'écriture est toute semblable à celle de notre n° IV ; la même (?) main anonyme a noté : 88 ? Mais Gide n'est pas allé en Italie en 1899 et c'est, à nouveau, entre janvier 1896 (où en effet il s'est fort "embêté" à Rome) et janvier-mars 1898 qu'il faut hésiter. Nous inclinons pour 1898 — le seul *marti* possible en 1896 étant le 21 janvier et Gide semblant avoir quitté Rome ce jour-là ou le lendemain...

Cher ami,

Niente ; niente.

Je ne t'écris non plus que je ne fais rien d'autre. Rome m'embête à loisir, et je ne peux encore la quitter. Puis après où irai-je ? Je ne sais plus rien de futur. A présent j'écris quelque peu, mais surtout pas des lettres. Temps provisoire ; transit ; pas même des préparations et plus même des attentes.

Je pense à toi lorsque je pense. Je te souhaite des nasses pleines et des peines insignifiantes.

Je suis ton

A. G.

Ex Urbe. Mardi.

o

LETTRE VI

Cette lettre du 1^{er} juillet est évidemment de 1902 : elle répond à une lettre de Valéry — perdue, ou du moins inédite — où celui-ci parlait à Gide de son dernier livre, *L'Immoraliste* (dont l'édition originale, sans la préface, avait été achevée d'imprimer le 20 mai), et lui livrait son sentiment sur la vie militaire (il venait d'accomplir, du 21 mai au 18 juin, une "période" à Montpellier)...

Bagnoles,
1^{er} juillet.

Mon cher Paul,

Ta belle-sœur aura suffisamment expliqué mon silence pour te le faire à peu près excuser. L'admirable temps qu'il fait depuis trois jours me sort un peu de mon abrutissement, et ta lettre est trop excellente pour que je n'y réponde pas aussitôt.

Je suis pour deux jours à Bagnoles, où Paul Laurens soigne ses varices. Paysage de Hugo d'Alesy (Du haut de ce rocher on doit avoir une belle vue !). Pièce d'eau ; le soir on va donner à manger aux carpes ; pendant le jour, quand on ne se soigne pas on s'embête. J'ai voulu me baigner, pour voir ; j'ai pris un bain trop long ; j'en suis ressorti tout gâteaux.

Il y a quelques mois, peut-être eussé-je "défendu" mon livre, *id est* : tenté de l'expliquer... J'en suis déjà trop loin. Mais je ne voudrais pas qu'il t'amène à de faux jugements sur moi. Je ne suis pas l'Immoraliste. Je crains que tu n'aies vu, trop, le plaidoyer dans mon livre et, pas assez, la satire, comme tu savais faire dans *Paludes*. J'ai voulu avant tout dessiner un caractère, avec son nord, son sud, son chaud, son froid, sa formation, sa réussite, et sa déroute ; il paraît que j'ai réussi puisqu'on n'a pas cru que ce pût être un autre que moi. Autobiographie ? Cela paraît surtout à cause de Biskra et de La Roque (il m'eût été bien simple de déformer). Il n'y a pas plus d'autobiographie là que dans *Paludes* ou *Candaule*. "Michel, s'il se délivre, ne m'intéresse plus. Il ne serait plus pour moi qu'une brute invraisemblable. Ménalque est un but. Il est impossible..."

C'est Madame Mardrus qui m'écrit ça et je ne pourrais pas mieux dire. Voilà pourquoi je ne devais pas faire de Ménalque un être plus *réel* qu'il ne paraît ; voilà pourquoi je lui laissai même son nom inactuel. [Pouvais-je le faire exister plus, sous peine de laisser paraître] (1)

Laissons cela. Comprends que ce n'est pas ici mon livre que je défends : c'est moi. Je ne veux pas qu'il y ait de malentendus entre nous et que tu m'écrives : "Tout ceci n'a pas d'intérêt pour toi" après les trois pages pages les plus intéressantes de ta lettre, celles qui m'ont fait penser que rien ne nous aurait éclairés l'un sur l'autre comme de faire un an de caporalisme l'un près de l'autre — ou seulement un mois ; car, ce que tu m'en dis, il me semble que c'est cela même que j'en aurais pu penser et dire...

Le "style coulant", dont tu me loues, peu s'en faut qu'il ne me dégoûte ; et la phrase sur la Cyané, que tu admires, j'ai bien failli la supprimer — mais c'est la langue qui convenait *ici*. J'ai grande horreur du puff, du faire-valoir, de la mousse, du boniment. J'ai caché de mon mieux les qualités de mon livre ; je crois qu'il a de bons dessous, et peut vieillir. — Au demeurant j'en ai plein le dos ; j'ai mis trop longtemps à le penser et à l'écrire ; il retarde sur moi de deux ans.

Au revoir, vieux. Toutes nos amitiés à toi et à ta femme, à ta belle-sœur. Puisse le temps qu'elle a passé près de nous lui avoir laissé un aussi bon souvenir qu'à nous.

J'espère vous voir prochainement à Paris. Que je vous plains d'y demeurer par ces grandes chaleurs.

Ton

André Gide.

o

LETTRE VII

Ce court billet, sans date ni enveloppe, est certainement postérieur aux six lettres précédentes, l'écriture l'atteste. Mais nous ne sommes pas parvenu à préciser à quel livre de Gide, à quelles citations de Wilde et de Poe il est ici fait allusion, ce qui seul nous permettrait de le situer au moins approximativement...

Cher ami,

Je serais tout de même désireux de mettre dans mon livre, en regard de la citation de Wilde, la phrase de

(1) Phrase inachevée et biffée dans l'autographe.

Poe que tu m'as citée, et qui, à distance, m'a paru de plus en plus lumineuse. Peux-tu me la procurer avec références ?

Bien à toi

André Gide.

o

LETTRE VIII

Il y a, entre septembre 1909 et juillet 1914, une dizaine de "mardi 21"... La date de cette petite lettre pourra sûrement être précisée, à quelques jours près, lorsque paraîtra l'ouvrage — toujours impatientement attendu — d'Auguste Anglès sur l'histoire de *La Nouvelle Revue Française*...

Cher ami,

Un petit banquet réunira Mardi prochain, 21, à 8 h chez Marguery les *intimes* de la N.R.F. qui seraient fort heureux de t'y voir. Comme nous pensons nous y amener avec nos épouses, nous nous attristons que Jeanny ne puisse encore sortir — mais tâche pourtant d'y venir, cher Paul, tu me feras et nous feras plaisir.

Ton

André Gide.

pas d'habits.

10 frs par tête ; prière d'envoyer son adhésion le plus tôt possible à Jacques Copeau, 11 bis rue de Montaigne, Paris.

o

LETTRE IX

On lira, dans la *Correspondance* (pp. 520-1), la réponse de Paul Valéry à cette lettre de Gide — réponse qu'il convient donc de dater du *Mardi* 27 février 1940.

26 février 40

40 rue Verdi
Nice

Mon cher Paul,

J'ai rêvé de toi cette nuit ; c'était assez pénible et frisait le cauchemar. Et d'abord pour ceci que je ne te reconnaissais pas. Mais je savais que c'était toi. Tu sortais du Centre Méditerranéen (méconnaissable lui aussi) par une secrète porte de derrière, effroyablement chargé de valises, de ballots et de paquets divers, et glissais furtivement, très vite, vers une vieille bâtisse. Je m'élançais pour te soulager un peu de ton faix ;

mais tu disparaissais soudain sous une voûte basse, où je pénétrais à mon tour. Je me trouvais alors devant un escalier, que je savais que tu avais dû prendre ; mais je t'avais perdu de vue. Je t'appelais. Je criais très fort : Paul ! Paul ! c'est moi, ton ami... et l'angoisse me réveillait.

Dans la réalité, je n'ai pas fait grand effort pour te joindre, t'imaginant trop entouré pour qu'une rencontre pût donner grand'chose, et craignant de me cogner à des gens que je préfère éviter.

J'aurais peut-être des regrets si je n'espérais pouvoir te retrouver à Paris prochainement. Puisses-tu n'avoir alors que de bonnes nouvelles à me donner des tiens, des tiennes, et de toi-même.

Fidèlement ton

André Gide.

o

LETTRE X

Cette dernière lettre est adressée à M^{me} Paul Valéry, deux mois après la mort de son mari (survenue le 20 juillet 1945). On se rappelle qu'après avoir donné au *Figaro* du 25 juillet un article intitulé *Le Rayonnement de Paul Valéry*, Gide publia dans le n° 10 de *L'Aroche* un *Paul Valéry* beaucoup plus développé (ces deux textes ont été recueillis en 1949 dans *Feuillets d'automne*), qui, traduit en anglais par Dorothy Bussy, parut l'année suivante dans *New Writing and Daylight*.

24 septembre 45

Chère amie,

Quelle exquise lettre je reçois de vous ce matin ! Je ne vous ai pas écrit... qu'aurais-je pu vous dire que vous ne sachiez déjà. Durant ma cure au Mont-Dore, et depuis, je n'ai pas cessé de penser à Paul — et à vous, remuant de chers souvenirs et tâchant de mener à bien une étude plus explicite que mon article sommaire du *Figaro*. J'ai confié ce long *In Memoriam* à Claude ; il doit me le rapporter mercredi. Dorothy Bussy se propose de le traduire en anglais. Puisse-t-il vous plaire ! Après les deuils de Cuverville, après celui de Paul... je ne suis plus qu'un survivant.

Il me sera très doux de vous revoir ; mais combien m'affecte le mauvais état de santé de Paule ! A son sujet, j'ai longuement parlé avec le Docteur Bourgeois de ces troubles des "canaux semi-circulaires", qu'il dit nullement dangereux, mais extrêmement pénibles. Oh ! di-

tes-lui bien ma sympathie, je vous prie ; et veuillez sentir bien présente la profonde et constante affection de votre vieil ami

André Gide.

Ce numéro était entièrement composé lorsqu'est survenue, le jour de Noël, la mort de

GASTON GALLIMARD

qui était dans sa quatre-vingt-quinzième année. Nous rendons hommage, dans le prochain *BAAG*, à celui qui était le dernier survivant des grands compagnons de Gide d'avant 1914 et grâce à qui le modeste "comptoir d'édition" de *La Nouvelle Revue Française* créé en 1911 est devenu la plus prestigieuse des firmes françaises.

LE DOSSIER DE PRESSE
DES "FAUX-MONNAYEURS"

(SUITE)

THE TIMES LITERARY SUPPLEMENT

(31 mai 1928, p. 411)

(Article non signé, comme tous les comptes rendus paraissant dans le célèbre supplément hebdomadaire du Times londonien.)

THE COUNTERFEITERS. Translated from the French of ANDRÉ GIDE by DOROTHY BUSSY. (Knopf. 10s. 6d. net.)

The novel is an extremely interesting subject, and in any discussion of it several pleasing half-philosophical problems, elementary but insoluble, are certain to arise. What, for example, is the nature of that reality which the novelist usually seeks either to lay bare or to construct? There may be different kinds of reality, or, again, it may be that the novelist should not concern himself with reality, but should produce a pure work of art. We should expect that M. Gide, while writing his first novel, would go into all this, and certainly his novel could not well be like any other novel. M. Gide has clearly thought over these problems, and in the end they are presented in a novel which is like a nest of Chinese boxes, or like a play within a play within a play, as in William Morris's *Love is Enough*. In *Les Faux-Monnayeurs* there is a novelist, Édouard, writing a novel also about counterfeiters, and he discusses his aims as a novelist. We are reminded at times of the curious problem of the relation of Clissold to Mr. H.G. Wells. At one point Édouard reads from his novel to a character in M. Gide's novel in order to influence him. Two events in the two novels are similar and react on each other. At another point Édouard is talking of false coins, and a

character in M. Gide's novel takes out an actual false coin, which "puts out" Édouard. Moreover, Édouard explains that the subject of his novel will be "the rivalry between the real world and the representation of it which we make to ourselves." He keeps a journal in which he notes down facts which he may work into his novel, and speculates how he may use them. Incidentally this journal, casually quoted whenever convenient, assists M. Gide in his effort to break down that elaborate sewing together of everything which is so much a trouble to a novelist. *Les Faux-Monnayeurs* does not, at any rate in its construction, seek to imitate that reality or probability in the telling, at which other novelists labour.

Possibly M. Gide hopes to conjure up reality by contrasting things more and less real. Sometimes these contrasts are too violent, as when he introduces an angel. The angel symbolizes the conscience, no doubt, or the guiding star of one of the characters, but it is also another kind of reality or unreality, another contrast. The whole thing is made even more complex by the *Journal des Faux-Monnayeurs*, for M. Gide, like Édouard, has kept a journal while writing a novel, which he has published. But whether or no reality is to be conjured by these methods — and it may possibly be that these elaborate contrasts do in some way assist the form of the novel and tie it together — it is very natural that a literary man who is not a novelist — not a story-teller who hopes that some beauty may come, he does not know how or why, out of his story-telling — should when writing his first novel present these curious problems. They are profoundly interesting to anyone who speculates about the novel. There is this kind of reality, M. Gide says, and there is that ; which is more real ? It is as if an art critic could take a vast canvas and adumbrate in it all the different aims of painting, practical but contradictory æsthetics. But contradiction, if there is contradiction, does not matter. Édouard writes down some views on the novel one day in his journal, and the next day he says that they are nonsense. We cannot expect M. Gide to say whether the views are really nonsense, since the novelist is surely not answerable for views expressed by his characters.

But there is a novel as well as practical æsthetics in *Les Faux-Monnayeurs*. It is quite possible to separate the story from the practical æsthetics as one reads. It is a very good story, one might say a good novel. It is in the manner of Dostoevsky, but the overwhelming speed, the breathless haste at which the Russians live is slowed down. Nevertheless, there is the same method of viewing

life. A strange and terrible incident is contrasted with a strange and meaningless incident, thus proving one does not know what, perhaps some philosophy of life. We feel that something very important is being shown to us, and we cannot see why it is important. The main theme of the story, which appears at the same time almost to be an under-current, is the tragic adventures of a group of school-boys. They, in a mysterious and muddled way, explore all the vices of childhood, forming a kind of secret society for this end. They pass false coins as well, and in the end a little boy is persuaded by his companions to commit suicide. It is a very terrible story, and the mystery with which childish vices are surrounded to grown-up people is admirably represented. There are also young men who are rather mysterious, though in the same sort of way as Prince Myshkin, for example, is mysterious; and though one cannot quite see why they should be mysterious, it may be because the world is to them, as is very well shown by M. Gide, a mystery. M. Gide has a happy way of explaining precisely what a character is feeling and yet making us think that we have not by any means got to the bottom of that character. Only the older men are perfectly transparent; and their frailties are so ruthlessly exposed that we feel as if M. Gide were looking through a brick wall to what is not by any means all that is on the other side. They are too transparent. But M. Gide's women, especially Pauline, the wife of a bourgeois who is ruthlessly exposed, are admirable real, neither too mysterious nor too transparent. Perhaps it may be thought that M. Gide says too plainly what Dostoevsky implies: "Well: that is what life is like." M^{me} Bussy's translation is admirable, both because it may easily and with pleasure be read as if there were no original and because it is very accurate.

PAUL MORAND

(*The Dial*, juin 1926, pp. 503-5)

(A la revue mensuelle américaine *The Dial*, Paul Morand (né en 1888) donnait en 1926-27, assez régulièrement — à peu près un mois sur deux —, une chronique littéraire française. Sa "lettre de Paris" du numéro de juin 1926 (pp. 503-9) est consacrée aux Faux-Monnayeurs et aux deux volumes de *La Prisonnière* de Proust, ainsi que, plus brièvement, à *Bella de Giraudoux*, *Méïpe* ou *la Délivrance de Maurois*, *Mademoiselle de la Ferté de Pierre Benoit*, etc...)

PARIS LETTER

April, 1926.

Paul Valéry has written : "It was my idiosyncrasy to love... in art only the creative process." (1) This saying might well be inscribed as epigraph upon the last page of André Gide's new novel, *Les Faux-Monnayeurs*, in which Edward who is Gide himself observes similarly : "I make notes day by day of the progress made by my novel in my mind, keeping as it were a sort of diary. Imagine the interest which such a note-book from the pen of Balzac or Dickens would have for us ! An account of the prenatal origins of the novel would be more absorbing perhaps than the novel itself." Although *Les Faux-Monnayeurs* is long — it contains nearly five hundred pages and this is long for a French novel — it is never tiresome. Possibly piqued by recent attacks upon him, it would seem that Gide has, while retaining his more familiar characteristics, made a point in this book of appearing *saue* and even amusing. The book comprises five or six interrelated plots which far from confusing and tiring the reader are cleverly developed and maintained, thanks to the central character Gide himself, who with extreme clarity and self-awareness follows step by step the progress of his book, ridiculing its faults — none of which escapes him — and disarming all possible criticism. In the first plot, a young man finds that he is an illegitimate child, and leaves home. His subsequent travels, diversified by many dangers, form a theme upon which have been embroidered the philanderings of a vain, unscrupulous adventurer. By comparison with other portraits in an excellent gallery of contemporaries, the portrait of Lady Griffith, the English *inamorata*, seems lifeless and artificial. To compensate for this disappointment, we have in each of the other situations, one unforgettable caricature : Count de Passavant whose artistic tastes and snobbish respect for so-called "advanced" talent, not to mention morals, have placed beyond the pale of society — a composite photograph of two well-known Parisians, recognizable to everyone and whom as a matter of fact everyone has recognized ; and the old music-teacher, La Pérouse, a touching figure, over whom hovers the genius of Dostoevsky.

Starting from the same point, Valéry and Gide advance toward diametrically opposed solutions of the literary problem. Valéry posits as his goal pure, gratuitous intellectual energy, the gratuitous activity of disinterested mind, indifferent to the very content of its thought and reduced to "the supreme poverty of purposeless power". His theory is explicit in *Une Soirée avec Monsieur Teste* (2) and in *Introduction à La Méthode de Léonard de*

(1) Cf. *Entretiens avec Paul Valéry*, by Frédéric Lefèvre.

Vinci (3). This ideal activity is in sharp contrast to the ideal passivity with which Gide meets the external world — a world envisaged as a neutral ground where causes are generated and effects derived while the work of art matures as indifferently as a plant. Gide even denies having selected special characters. "I did not seek them" he asserts ruefully ; "They happened to be ahead of me in my path, and I followed them." Rather, he followed himself through the labyrinths of his curiosity, a curiosity that has grown stronger each year until it has become identical with human sympathy ; though when we consider his refusal to summon doctor on the occasion of Olivier's suicide, we must admit that this sympathy is tempered by a fair share of prudence. Perhaps it is after all only a kind of scepticism, intelligent, uncourageous, keeping him always, in spite of everything, on the edge of life. Because he has desired above all else plasticity, he has ceased to exist. Once again in *Les Faux-Monnayeurs* there is that Gidesque mingling of protestantism and paganism which permeates all his work from *L'Immoraliste* to *L'Enfant prodigue*. After all we must continue to take Gide as we find him. Even people who appear to themselves extremely unstable never really change. They never rid themselves of their failings — and that is excellent ; for when we seek to improve ourselves, we succeed merely in substituting for natural vices artificial virtues. And only what is natural matters.

In *Les Faux-Monnayeurs* we have a definition of the ideal novel, which begins : "A novel which would be at once as true and as remote from reality, as human and as fictitious as *Athalie*..." What Gide describes us, and what he will himself never create, for he lacks that true sympathy for human beings which is the first requisite of a novelist, has been achieved by Proust, whose sudden fame so disquieted Gide. *La Prisonnière*, the two volumes of M. Proust's new book, concludes the long series of *À la Recherche du Temps perdu*, which began in 1913 with *Du Côté de chez Swann*. There still remains to be published *Le Temps retrouvé*. (...)

CYRIL CONNOLLY

(*The New Statesman*,
18 février 1928, pp. 595-6)

(*Cet article a été recueilli par son auteur dans The Condemned Playground. Essays 1927-1944, Londres : Routledge, 1945, et New York :*

(2) Published in *The Dial*, February 1922, under the title *An Evening*

Macmillan, 1946. Nous n'en reproduisons pas le dernier paragraphe, une quinzaine de lignes consacrées au roman de Robette Deutsch.)

NEW NOVELS.

THE COUNTERFEITERS. By ANDRÉ GIDE. Knopf. 10s. 6d.

IN SUCH A NIGHT. By BARETTE DEUTSCH. Secker. 7s. 6d.

The Counterfeiters is the most important work of Gide's to be translated into English and its appearance is an occasion to consider in what the merit of Gide's work consists.

There is probably no French author whose reputation it is harder for an English critic to appreciate ; we are accustomed to have our neglect of Racine and Corneille flung in our faces, with our incapacity to appreciate a certain esoteric perfection in La Fontaine, which makes French critics think that however much he is praised in England, he is never praised right. In these cases it is something essentially Gallic that we are supposed not to be able to understand. With Gide, however, it is obviously because his essential quality is so English that we are not impressed by it, and that the French, who have had no Pater to give an academic twist to the sensuous world or clarify the distress of adolescence, derive such absorbing and elusive excitement from his work.

Yet Gide is the most creedless of all leaders of French thought. Valéry is an intellectual who applies his perspicacity like a hose to the problems of metaphysics, or the most finicky refinements of classical verse. He belongs to the main French tradition, though to a highly rarefied development of it ; Gide, though intellectual, would suppress his gifts in favour of a capacity to grasp physical sensations and transmit them in poetry. He would feel that the dilemmas of the intellect do more to wreck a poet than all the temptations of the world, and that he who is master of his emotions is generally his reason's slave.

Where there is a rigidly defined tradition, there is an equally defined revolt from it, and this the *surréalistes* now lead. English literature, being less rigid, drives its prodigals into a hazier and milder opposi-

(2) Published in *The Dial*, February 1922, under the title *An Evening with M. Teste*.

(3) Cf. *Note and Digression*, appended to *Introduction to the Method of Leonardo da Vinci*, and published in this issue of *The Dial*, pages 447-457.

tion ; they know nobody will try to chase them, so it is absurd to run away. Gide is in this position in France ; romantic in outlook, classical in style, with no political background to his work, and a horror of being taped, or being defined or captured — like Proteus — in his original shape, or killed — like Mercutio — at a battle to which he was not asked. He is the apostle of the hybrids, a class in England so numerous as not to deserve the name, in France so rare that no provision has yet been made for them in any literary code.

The hybrid is perpetually haunted by a conviction of exile, his heart is expended in homesickness, his intellect in trying to discover what is his home. This central loneliness, this native hue of indecision causes the hybrid to cling desperately to all societies that are at ease in the world ; complex himself, he is drawn to the simple, sceptical to the religious, meditative to the men of action, homeless to the homely. Of course the hybrid, as we are familiar with him, is not so deeply tainted as this ; he is usually an aristocrat turned intellectual, an artist who dislikes his art, a Bohemian turned respectable or someone unable to choose between two values, art or ethics, action or thought. These are the hybrids of circumstance, who have not had the courage to suppress their possible selves, to prune themselves of half the buds that weaken the fruit by being allowed to flower. They are torn between conflicting vocations, not realising that they have only one vocation and that is to be torn. With the spiritual hybrids, it is worse. Homeless since the loss of Eden, these Cains and Ishmaels acquire a conviction of guilt as profound as their sensation of exile. This leads to a passionate curiosity that sends them experimenting everywhere to find where they belong, but dictated as it is by conscience, and not by science, it trails away into sensationalism, or the rich luxurious wail that is the war cry of these dangerously articulate people, and which, loaded with lyric beauty and self-pity, must surely drown all refrains of hymns and psalm tunes, and acquaint the Creator of the amount of subjects He has left on the earth "erroneous there to wander and forlorn".

M. Gide possesses all these characteristics, and almost every possible combination of hybridity ; without his puritan sense of sin he would not read into the physical world so much calculated sensuality ; without his classic style he would not be able to carry off so much that is abandoned or sentimental ; and without his intellectual integrity, he would not be able to affect a relative indifference as to ~~how~~ people behave. The effect of

this is a kind of dankness which pervades all his work, something vacillating and ineffectual which proceeds from his sensuous comprehension of so many contradictory schemes of life. Then one feels that he is not naturally a rebel, that he hates young men to read his books and promptly run away from their parents, that he tries to make himself like it, and that the result is a higher degree of morbidity than before, so that he can hardly describe a plate of fruit without making one feel it is indecent, or a noble impulse without suggesting that it is impure.

The peculiar quality of his work is a kind of desultory lyric strain that runs through all English literature, but is very uncommon in French ; this, however, is more apparent in his earlier work, and has given way to a kind of philosophising that is the root of his great influence on the young, because he teaches them to dramatise, and sentimentalise the values of their own life. This is what Wilde and Pater did for England, and Gide combines the luxuriance of the one with the applied philosophy of the other. There is no scene so typical of Gide as that in *Marius* where the young Marius and Flavian read through *The Golden Ass* in the barn, or the young Sebastian refuses to be painted in the family group because he is unsociably under the influence of Spinoza. Gide is, however, an extremely intelligent man with a much wider curiosity than Pater, and a profounder insight than Wilde's. Moreover, he writes entirely on the side of youth, his mission seems to be to glorify the distress and the idealism of adolescence, and sound for the first time the depths, if any, of the French schoolboy's reserve. Childhood has long been idealised in England, and we have had a host of public school stories and groupings of the different shades of prison house that close round the growing boy. In France, however, adolescence has almost passed unnoticed, there has been no transition in literature from the spoilt, precocious French child to the pale and serious young man. For this reason Gide's romanticism, his sympathy and restless habit of troubling all the waters where the young Narcissus sees his face, is invaluable to French thought — both as steering a middle course between the Academy and the wild men, and as tapping a new reserve of intelligence and beauty, which is that birth of intellectual values and sensuous perception that occurs to all youth in all lands. But this, however valuable to France, has long been understood in England, and it is absurd to treat Gide, whom we have in reality fathered, as representing either a new way of life, or of literature, and least of all as one of those mysterious

cults from across the Channel which it requires a sixth sense to appreciate, and an intelligence greater than our own to understand. France is still grappling with Butler, Wilde, and Pater ; if they are to catch us up, they cannot do better than by thus assimilating them, with a strong dash of Swinburne, and all rolled into one.

The Counterfeiters is a novel about a novelist writing a novel called *The Counterfeiters* ; we see the characters through a series of receding mirrors, the nearest reflection being all that we get of their real selves. The novelist is Gide, or a novelist's idea of Gide, and we see him, noble, understanding, helpless, brewing indecision and distress all round. His countertype, or Anti-Gide, is another novelist, de Passavant, who is in the true Lord Henry Wotton style, modernised, so as to be a caricature of the rich, slick, amateur, fashionable writer whose book *The Horizontal Bar* — whose epigrams ("What is deepest in man is his skin") point very much to the leaders of the motion for motion's sake, wagon-lit, dancing dervish school. Then we have two boys, Olivier and Bernard, who represent the emotional and the intellectual aspects of Gide's approach to a way of life. The novelist is on the whole a disappointing character. He seems, like most hybrids, to lack vitality, or rather to find it tidal, so that he is forced to prey on the spirits of his young friends and becomes easily afflicted with that kind of premature old age, which is the punishment of those who are afraid to grow up with their contemporaries. The plot is intricate and absorbing, and this is the kind of book that is very much easier to read in English than in French. There is a large amount of profound criticism and irony scattered through the book, as many true observations on the novel itself. Occasionally, however, the sophistication becomes irritating, and in Edouard's long analysis of love one hopes in vain for some Melbourne to break in with "O can't you let it alone !"

What really is preposterous, beyond even the author's morbid sentimentality, is the gang of Borstal boys which he depicts. Apart from Bernard and Olivier, the school-boys, when not engaged in bringing out a literary manifesto, are discovered organising a brothel, stealing books, blackmailing their parents with stolen love letters, passing false coins on a large scale, and finally hounding the weakest to death by means of an extensive suicide pact. Not since Jude's little son hanged himself and his brothers, have book-children shown such enterprise in the control of their lives. Granted Gide's preoccupation with suicide, or certain cases like the Loeb

murders, the depravity becomes credible, but one certainly feels that it shows a decadent curiosity for feeding on the extremes of action, for searching out the perverse in nature or the innocent in order to pervert it. His love of life seems a *passion malheureuse*, and his curiosity about it a *soif malsaine*. The book is very well translated and well worth trying to read in spite of the impatience which one is bound to feel. It is an excellent book to have brought out in England, because, although it will not influence English intellectual life in any way, it does help us to understand the kind of revolution that is going on in France. Besides, to appreciate an author who is intoxicating the younger generation is always an experience, especially when one is not intoxicated.

(...)

GERALD GOULD

(*The Observer*, 25 mars 1928)

(*La première moitié de cet article de trois colonnes est consacrée au roman Keeping Up Appearances de Rose Macaulay ; le reste, à cinq autres romans : Short Turns, de Barry Benefield, Brighton Beach, de Mrs. Henry Eudeney, Galatea, de Margaret Rivers Larmirie, Bull Among China, de Diane Boswell, et The Counterfeiters. Le critique du grand journal londonien n'a guère donné d'importance au livre de Gide...*)

NEW NOVELS

MISS MACAULAY AND OTHERS

(...)

The Counterfeiters is an experiment : a long, able, intricate experiment : an experiment that fails. M. Gide is not content with the ordinary apparatus of the novelist, but he has not made up his mind what to put in its place, with the result that his personalities fade away into his method, and the plot seems to consist largely of interruptions. There are two main threads of interest — the rival personalities and literary theories of writers, and the emotional and intellectual struggles of adolescence. A connection is established between the two by the literary as well as the personal enthusiasms of the adolescents. There are occasional good sayings — for instance : "Other people's appetites easily appear excessive when one doesn't share them." But the main impression is of a dreary and confused unpleasantness. Schoolboys, one knows, *can* be unpleasant : but surely they do not often engage in the circulation of false coin !

THEODORE PURDY, JR.

(*The Saturday Review of Literature*,
12 novembre 1927, p. 301)

(*Quelque lecteur du BAAG saurait-il nous dire qui est Theodore Purdy Jr., sur lequel nous n'avons pu trouver aucun renseignement ?...*)

A SPREADING PLANT

THE COUNTERFEITERS. By ANDRÉ GIDE. Translated by Dorothy Bussy. New York : Alfred A. Knopf. 1927. § 3.

In the journal which he kept during the composition of his immense novel André Gide has revealed the germ from which the entire book sprang. In the beginning there were two newspaper clippings. The first told of the arrest of a band engaged in passing counterfeit coins. The youth of the members and the extraordinary code revealed in their confession made the affair unusual. The second was a simple but terrible story of suicide. Driven to the act by his schoolmates, a young student blew out his brains in the midst of a class. Details show the horrible *sang froid* and planned cruelty of his comrades. On these bits of juvenile abnormality Gide has built up, with rare firmness of touch and inventive ingenuity, a complicated narrative framework. The process is laid bare in his journal. The result is *The Counterfeiters*.

Unlike his earlier stories, which he now refuses to dignify with the name of novels, *The Counterfeiters* is far from stylized, simplified, and reduced for the expression of a single principle. He has been careful to make its form such that all traces of the modern psychological novel shall disappear. Yet it is not realistic, nor does it offer us a cross-section of any particular *milieu*. He has, instead, attempted to dispense with all the unessentials, to fall back on the old idea of the "pure" novel. From his two clippings an immense plant of the imagination has grown, so luxuriant and often so exotic that any summary of it must necessarily be both inadequate and misleading. The book is a sort of demonstration of strength on the novelist's part, a kind of proof that material, a thesis, documentation, psychological correctness, and all the other shibboleths of whatever school are unimportant. What matters (he appears to claim and demonstrate) is the way in which the narrator illuminates his subject, whatever it may be. His knowledge of existence and his ability to set down that knowledge clearly is all that distinguishes even the greatest novelist from the teller of tales without meaning.

The demonstration is almost gratifyingly successful.

The fabric of his novel is intricately woven, and at times extremely curious to Anglo-Saxon eyes. Against a background barely indicated, but at moments diabolic and unreal, he presents a series of interlocking episodes, each leading to another, continuing yet renewing the narrative without any slackening of interest. The principal figures are Bernard Profitendieu, his friend Olivier Molinier, and Olivier's uncle, Edouard. Finding that he is not the son of the man he has always supposed to be his father, Bernard leaves his home, confiding only to Olivier. When Olivier goes to meet his uncle at a railway station on the following day, Bernard follows him and picks up the check which Edouard has dropped after leaving his valise in the parcel room. Instead of returning check or luggage to Edouard, Bernard claims the valise, opens it, and finds in it Edouard's journal, from which he learns that Olivier's elder brother, Vincent, has become involved in an affair with a married woman, Laura Douviers, who is expecting a child by him. He has lost at roulette the money intended to aid her during the confinement. It is to help Laura, with whom he had once fancied himself in love, that Edouard has returned to France. In a state of romantic frenzy, Bernard rushes off to Laura's hotel, where Edouard turns up in time to catch the thief of his luggage, pardon him, and arrange to take him to Switzerland with Laura, as secretary. There Bernard conceives a passion for Laura, while Edouard talks at length of the novel he hopes to write — a novel to be called *The Counterfeiters*. They meet a Polish boy, Boris, who is recovering from a nervous disease at their sanitarium, and he returns to Paris with them to enter the pension school kept by Laura's father. Meanwhile Olivier has been introduced by Vincent to Count Robert de Passavant, a brilliant and perverted young writer. Vincent has been helped by this personage both financially and in his love affair with Lady Griffith, a typical "femme fatale". He now makes Olivier editor of a magazine he is financing, and takes him to Corsica for the summer. At the pension Bernard is thrown rather unwillingly into the arms of Sarah Vedel, a daughter of the house. All these persons come together at a dinner given by Passavant's review, at which Olivier confesses his disgust for his patron to Edouard, who persuades him to give up the editorship. Bernard returns soon after to his home, much chastened, and Laura goes back to her husband. The book ends with the two episodes founded directly on the clippings — the counterfeiting affair in which Olivier's younger brother is concerned, and the suicide of Boris.

The character of the book is not always pleasant. The preoccupation with sexual perversion which Gide has shown

lately (*Corydon* and *Si le Grain ne meurt*) is here exemplified in the relationship of Passavant and Olivier, and in a more sentimental manner in the affection of Edouard for Olivier. There are traces, too, in the valise incident of an earlier attitude which may seem curious to those unfamiliar with Gide's other books. Indeed, Bernard was originally named Lafcadio, and was to have been the hero of *Les Caves du Vatican* in a later stage of development. It will be remembered that that delightful young man pushed a fellow traveler out of the window of his railway carriage simply because it occurred to him that there could be no possible motive for doing so. The influence of Dostoevsky, to whom Gide has devoted one of his best critical works, is doubtless responsible for these peculiarities of conduct on the part of his heroes.

But matters of derivation and significance aside, what a miraculous growth is this novel of many novels! For from the initial situation spring new situations, the original characters engender new ones, until there is not one, but a whole series of novels within the book. One feels that Gide has stopped this endless multiplication by a sheer effort of will and not because his imagination is in any way taxed. He is sophisticated without ceasing to be profound and he is profound without dullness. The task of writing a novel that is modern in the worthiest sense and yet still as clearly a novel as *Tom Jones* has been superbly performed. His tact and skill in construction, the classic quality of his style (for even his enemies will admit that Gide writes French as no one else can at present time), and the continued intelligence of his observation, combine to make *The Counterfeiters* rich beyond all but the best of twentieth century fiction. Yet it can be read with pleasure for the "story" alone. Perhaps Gide's real triumph is this manifestation of the universal beneath a glittering surface of the particular. More than a happy instinct for expressing emotions, more than the tricks of the trade, have been necessary to achieve this subterranean wealth.

André Gide's reputation in America has so far been of the most deadly sort. Four of his books have been translated; his name is known and will even produce a certain effect if injected abruptly into a literary conversation; but it may be doubted that any save the few whose business it is to read him have really bothered to do so. Now that France and Barrès and Proust are gone there is no one whose word carries greater weight in the province of French prose. He is not a "difficult" writer — not, for example, half so difficult as Proust. His work is sufficiently varied to afford for almost any reader the discovery of some good thing.

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "GENEVIÈVE"

Après ceux de *L'Immoraliste* (16 articles, BAAG n° 19,20,21,22, 24), des *Faux-Monnayeurs* (30 articles, BAAG n° 21,22,23,24,26,27,29) et de *Thésée* (8 articles, BAAG n° 27,29), nous ouvrons aujourd'hui le "dossier de presse" de *Geneviève* — non sans penser à l'édition critique du récit qu'est tout près de terminer notre ami W. Andrew Oliver (professeur à l'Université de Toronto) et dont nous espérons qu'elle sera promptement publiée.

Rappelons que ce "troisième volet" de la trilogie de *L'École des Femmes*, après avoir été publié dans les livraisons du 15 juin et du 1^{er} juillet 1936 de la *Revue de Paris*, est paru en octobre 1936 à la Librairie Gallimard.

MARCEL ARLAND

(*La Nouvelle Revue Française*,
n° 280, janvier 1937, pp. 86-8)

(Dans sa "Chronique des Romans" de ce mois de janvier 1937, Marcel Arland — alors âgé de trente-six ans, collaborant depuis 1922 à La N.R.F., prix Goncourt 1929 pour *L'Ordre* — parle aussi des *Beaux Quartiers d'Aragon* et de *Zobain de Raymond Guérin*.)

Geneviève, la nouvelle héroïne de M. André Gide, proteste qu'en exposant son histoire, elle veut moins plaire qu'avertir. Le lecteur n'attendra donc pas une intrigue savamment conduite ; il prendra garde à tirer de chaque événement une leçon. Aussi bien cette leçon, Geneviève ne se fait-elle pas faute de la dégager elle-même. C'est dire avec quelle netteté ce court récit se rattache à la veine des *moralités*, où Gide a puisé la plupart de ses livres.

Il faut lire *Geneviève* en songeant aux deux récits

précédents d'André Gide. L'héroïne y figurait déjà, encore qu'elle restât au second plan. C'est elle qui, dans *L'École des Femmes*, publiait le journal de sa mère ; c'est un peu contre elle, du moins contre cette publication, que le père exposait sa propre défense dans *Robert* (où *L'École des Maris*). Voici le troisième volet du triptyque : on pourrait l'appeler *L'École des Filles*. Il ne s'agit pas ici d'un "cours" suivi ; mais de deux ou trois épisodes et de bon nombre de réflexions. Si son architecture particulière satisfait mal, mettons-le à sa place dans cette chronique d'une famille.

Non que l'ensemble apparaisse comme une des œuvres majeures de Gide. Il y manque le frémissement et les beautés de *L'Immoraliste* ou de *La Porte étroite*. Et Gide peut bien y défendre des idées qui lui sont chères (indépendance, libre développement de l'être), attaquer l'hypocrisie et la déformation du cœur ; — il ne s'y donne pas tout à fait, reste un peu extérieur, prend moins au sérieux ses personnages que son sujet. Ce sont des contes moraux, souvent badins, parfois d'un comique appuyé, soudain graves, des "Avertissements d'un oncle à sa nièce". Ce ton varié, mais toujours sans emphase, la simplicité, la banalité voulue de l'anecdote et des moyens, le dédain de ces grâces musicales où Gide était passé maître, tout concourt à faire de ces trois récits une œuvre charmante et familière, à mi-chemin de ses romans et de son journal, une œuvre à lire aux veillées, quand les veillées reprendront (et l'on sait que Gide ne dédaigne pas de donner à ses livres un air un peu vieillot, pour préserver leur jeunesse, pas plus qu'il ne craint de reprendre un thème battu et de paraître, comme dans *Geneviève*, moins audacieux que M. Marcel Prévost).

Des trois récits, *Geneviève* fut sans doute pour Gide le plus important. Il l'a, plus que les autres, chargé de remarques et de questions. Peut-être l'en a-t-il trop chargé ; certaine disproportion apparaît entre les faits et la leçon ; il semble qu'ils n'aient pas mûri ensemble, que les faits soient sollicités, imposés par la leçon ; il arrive même que le zèle de *Geneviève* soit si vif, qu'elle ne donne à sa leçon l'appui d'aucun fait. Tout laisse croire enfin que Gide rêvait d'une œuvre plus ample, dont il ne donne ici qu'un épisode parfait et le résumé du reste.

Or il se trouve que cet épisode, le premier, nous touche à peine par sa portée morale, mais avant tout par cet art dont *Geneviève* entendait faire fi. C'est l'art le plus délicat ; nulle afféterie ; une justesse de ton, une finesse de dessin, un bonheur dans le choix des scènes et des propos, une calme assurance dans leur évocation, qui

valent les audaces les plus tapageuses. Gide déclarait naguère que l'"hésitation sentimentale" ne le touchait plus. Ce n'est pas à une autre matière que les cent premières pages de *Geneviève* doivent leur prix. Trois jeunes filles, leur amitié, leur éveil ; derrière ce groupe, celui des mères-confidentes ; à l'arrière-plan, les silhouettes plaisantes des pères. Ce petit monde, évoqué en cent pages, offre la même grâce et la même savante naïveté qu'une comédie de Marivaux. Non pas la même familiarité peut-être ; ce sont ses propres jeux sentimentaux que Marivaux expose ; Gide, ses remarques, une anecdote qui lui fut contée, de jeunes êtres qui l'attendrissent et dont il attend une aventure exemplaire. Mais en attendant la leçon, que de traits exquis ! Celui-ci par exemple : Geneviève rejoint deux jeunes filles dont elle rêve d'être l'amie ; elle les écoute parler, l'une librement, l'autre avec prudence ; et Sara, la première :

— Avec ça que tu ne penses pas comme moi ! C'est seulement à cause de Geneviève que tu protestes.

Alors, sans trop comprendre ni savoir à quoi ce que j'allais dire m'engageait, et par immense désir de ne pas être tenue à l'écart, de témoigner ma sympathie, je m'écriai :

— Mais moi aussi, je pense comme Sara. Il ne faut pas avoir peur de moi ; je sais mal m'exprimer parce que jusqu'à présent je n'ai pu causer avec personne ; mais, si vous me connaissiez, vous comprendriez que je peux être votre amie.

J'avais sorti cela tout d'un trait, dans un immense effort. Tout étonnée et confuse de ce que je venais d'oser dire, le cœur battant, je saisis à la fois une main de Gisèle et l'épaule de Sara contre laquelle je pressai mon front comme pour cacher ma honte. Je sentis l'autre main de Gisèle caresser doucement mes cheveux. Quand je relevai le front, j'étais en larmes, mais parvins pourtant à sourire.

Ce n'est rien et c'est beaucoup, sous l'apparente négligence. Des traits semblables abondent dans la première partie du livre. Ils deviennent plus rares dans la seconde, et moins spontanés, moins frais, comme écrasés par le débat qu'élève hâtivement l'auteur. Ils font regretter le livre que Gide eût pu écrire. Je sais bien qu'André Gide s'est toujours plu à donner d'autres œuvres que celles que l'on attendait de lui. Mais je ne suis pas sûr, je l'ai dit, que la forme actuelle de son livre corresponde précisément à ses premières ambitions. Y a-t-il eu lassitude, changement d'humeur, méfiance à l'égard de l'art romanesque, ou simplement de l'art ? Comme si l'art, chez un tel écrivain, n'était pas exigé par l'indépendance même de la pensée.

(...)

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "THÉSÉE"
(SUITE)

RENÉ LALOU

(*Les Nouvelles Littéraires*,
11 juillet 1946)

(Né en 1889, romancier, critique et historien des lettres — son Histoire de la Littérature française contemporaine de 1870 à nos jours, parue en 1922, connaît en 1946 sa troisième édition —, René Lalou est l'auteur, entre autres articles sur Gide, d'un long essai publié en guise d'introduction à une édition du Dostoïévsky de Gide (Paris : "L'Intelligence", Henri Jonquières & C^{ie}, ach. d'impr. 15 février 1928, tirage limité à 1120 ex.), puis en un volume séparé : André Gide — Strasbourg : "Collection de la Nuée Bleue", Ed. Joseph Heissler, ach. d'impr. 12 octobre 1928, tirage limité à 770 ex.)

LE LIVRE DE LA SEMAINE.
THÉSÉE, par ANDRÉ GIDE.

Dans un des spirituels billets qu'il cisèle comme des sonnets et qui formeront, quelque jour, un autre recueil de Trophées, Jean Paulhan présente les Cahiers de la Pléiade (1). Ils ne se soucieront point, avertit Paulhan, "de publier des textes de tout point admirables et dus aux grands écrivains de l'heure". On y estime, en effet, "qu'un texte douteux n'est pas toujours sans charme ni sans mérite, et qu'il arrive aux grands écrivains de l'heure d'avoir leur sommeil". Mais le premier de ces cahiers s'ouvre par un long et important Thésée d'André Gide. Goût de la contradiction ou de l'épigramme ? J'y verrais plutôt un hommage implicite, l'affirmation que

(1) Gallimard.

Gide a dépassé la célébrité tapageuse des grands écrivains d'une heure.

Or ce n'est point la première fois qu'André Gide nous invite à revivre les aventures de Thésée. Dès 1919, dans des "Considérations sur la Mythologie grecque", il insinuait que le fils d'Égée avait pratiqué l'oubli comme une politique : omettre de changer la voile, cela lui assurerait le trône d'Athènes. On approuvait cette explication, avec un sourire de connivence, lorsque Gide situait ainsi Thésée entre Hercule et Ulysse. Avouons que cette irrégularité le gêne davantage, et nous aussi, maintenant qu'il autorise Thésée à prononcer son panégyrique.

Ne me reprochez pas l'équivoque de l'adjectif possessif dans cette phrase ; car elle persiste tout au long du monologue de Thésée. Bien entendu, il a parfois cette allure de parodie à la Meilhac-Halévy que l'on retrouve fatalement dans les modernes versions des légendes helléniques, chez Giraudoux comme chez Anouilh. Mais dans les discours de Thésée, André Gide est toujours présent. C'est lui qui dicte les subtiles interprétations du labyrinthe où chacun est prisonnier de ses propres illusions, du rôle d'Ariane qui demeura sur le seuil pour assurer à son amant le plaisir des vertiges sans que fût rompu entre eux le fil de la lucidité. C'est encore lui qui consacre cinq ou six lignes de prose harmonieuse à préparer l'explosion d'une de ces boutades viriles qu'il apprit en lisant Stendhal.

Mais la plus profonde et constante préoccupation d'André Gide, vous la reconnaîtrez moins à ces détails qu'au désir qu'il prêtait à Thésée de léguer cette confession à son fils. Hippolyte mort, le témoignage paternel n'en reste pas moins dédié à un jeune lecteur. Et il sera d'autant plus probant qu'il enferme le récit d'une rencontre avec Dédale et Icare. Magnifique somme d'expériences humaines que Thésée livre à ses descendants. Ainsi, dans le drame d'*Œdipe*, le porte-parole d'André Gide s'efforçait-il d'instruire Étéocle et Polynice.

Cela nous excusera d'avoir, depuis une quinzaine d'années, tenu cet *Œdipe* pour une sorte de testament intellectuel. En fait, il marquait une étape : Thésée ne déclare-t-il pas que la confrontation avec Œdipe fut le "couronnement de sa gloire" ? A toute biographie d'André Gide s'ajoute désormais un chapitre. Il a pesé les mérites de l'homme qui vainquit le Sphinx et de celui qui triompha du Minotaure. S'il admire la "sagesse surhumaine" du roi de Thèbes, il donne la préférence à l'Athénien qui, ayant dompté tant de monstres, est demeuré fidèlement "enfant de cette terre" et a su fonder une ville "où

asseoir la domination de l'esprit". Conscient de la portée de son message, André Gide se tournait résolument vers l'avenir lorsqu'en avril 1944 il s'identifiait à Thésée et concluait ce qu'il nommait son "dernier écrit" par cette profession de foi : "Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu."

RENÉ LAPORTE

(Opéra, 25 septembre 1946)

(Poète, dramaturge et romancier — La Part du feu, en 1935, se voulait un nouvel Immoraliste —, René Laporte est, en 1946, le critique littéraire attitré de l'hebdomadaire Opéra, où il a publié deux mois plus tôt un article sur Le Journal 1939-1942 de Gide.)

L'AVENTURE ET SON REVERS.

ANDRÉ GIDE : THÉSÉE (Gallimard).

Un petit livre, mais combien précieux ! Chaque phrase se prolonge, se multiplie — impose à l'esprit du lecteur une réflexion, une contre-phrase. Telle est la vertu d'une certaine forme d'"art classique" que la concision et la clarté y créent le mystère. Cette lumière crue invente obligatoirement une ombre portée. La littérature de l'im-médiat est tellement à la mode, nous défend si violemment de songer au passé et à l'avenir des personnages qu'elle peint — que toute une mythologie commence à nous échapper. Voir de l'homme ce qu'il montre dans la minute présente, dans l'acte qu'il accomplit au présent, correspond assez bien à l'époque mal gardée que nous traversons. Il faut des polices, c'est-à-dire des mœurs, des volontés et des orgueils, pour que la créature ose se juger en face de ce qu'elle fut ou pourrait être. Aujourd'hui, elle est — et cela lui demande un suffisant effort.

Or, il se trouve que Thésée a surtout un passé. C'est là le bénéfice des héros, le petit capital qu'ils ont amassé pour leurs vieux jours. Quand ils vivent plus longtemps que Tristan, on comprend qu'ils aient du plaisir à feuilleter ce mémorial. Dans le traité d'André Gide (dont il faut admirer aussi l'intérêt "romanesque", la vivacité de récit, s'ajoutant à un continuel refus de cette lourdeur confuse à quoi les jeunes penseurs semblent, eux, se contraindre), le héros se raconte. Il s'assied au coin de ses actes, comme auprès d'un foyer, et ainsi s'éclaire. Evidemment, je ne pense pas que le vrai Thésée ait eu autant d'esprit, autant d'ironie surtout. Mais tel qu'on nous le présente, il est assez révolutionnaire pour demeurer perpétuellement jeune.

Avant que d'être philosophe, il a été aventurier. La vie dangereuse est une excellente préface à la réflexion. Celle de Thésée débute, en fait, par le voyage de Crète. L'affaire du Minotaure — l'individu sacrifié à la bête, mais à une bête qui est peut-être un dieu : quel attrait ! — est depuis des centaines d'années restée assez mystérieuse pour que chaque auteur l'explique à sa façon. On se souvient que dans une très belle pièce, *Le Voyage de Thésée*, Georges Neveux nous révélait que le Minotaure, c'est nous-mêmes, c'est-à-dire que nous portons en nous ce qui nous dévore — se plaçant ainsi à l'inverse de J.-P. Sartre pour qui "l'enfer, c'est les autres". André Gide, lui, croit au taureau fabuleux, parce qu'il croit aux légendes. Seulement, son Thésée, quand il sera venu à bout du monstre, ne saura pas très bien comment il y est arrivé. Pour André Gide, du reste, c'est moins le Minotaure en soi qui est intéressant que l'étrange famille qui gravite autour de lui. Pourquoi a-t-on placé le méchant animal au centre du labyrinthe ? Parce que Minos préférerait dérober au sarcasme public ce fruit des amours coupables de sa femme Pasiphaé. Et qu'est-ce qu'Ariane, sinon une excitée et une raseuse ? Oui, bizarre en vérité, cette famille régnante de Crète auprès de qui Thésée aborde avec le seul préjugé de se conquérir une renommée. Par sa voix, André Gide nous décrit ce milieu avec un humour très entraînant. On peut rire des monstres et des phénomènes psychologiques quand ils se sont figés dans la glu de l'épopée. Ils ne mordront plus, et ils ne démentiront pas. Voici Pasiphaé, qui, pour expliquer sa fâcheuse aventure, s'écrie avec un comique fort involontaire : "Je suis de tempérament mystique. J'ai l'amour exclusif du divin." Voici Dédale, inventeur du labyrinthe, esprit précis et en fait assez peu orthodoxe pour opposer la science aux dieux. Lesquels, remarquons-le, ne sont pas mieux traités par Thésée. Au soir de sa vie, presque au moment de les affronter, il leur consacre des phrases sévères : "Les hommes, lorsqu'ils s'adressent aux dieux, ne savent pas que c'est pour leur malheur, le plus souvent, que les dieux les exaucent." Ajoutons qu'il rapporte, sans frémir, les propos délirants du jeune Icare à la recherche d'un dieu unique, et qui parle — comme par hasard — de croix.

L'aventure de Crète, qui se poursuit par l'abandon à Naxos d'Ariane, par le règne triomphant, à Athènes, et plus tard par le mariage avec Phèdre, occupe la plus grande partie des souvenirs du voyageur. Mais là réside surtout le pittoresque. C'est en glissant davantage sur la dernière partie de sa vie, que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, Thésée se montre le plus explicatif. Tout au moins sur le plan philosophique. Discret sur

ses malheurs venus de Phèdre — malheurs à la mesure commune — il s'étend davantage sur sa rencontre avec Œdipe. Celui-ci lui arrive, exilé, aveugle, traînant son cortège d'imprécations. Et voici que Thésée, qui n'a rien à envier à qui que ce soit sur le chapitre de la réussite et de la grandeur, nous apparaît comme un peu jaloux. Il pressent que le drame d'Œdipe est plus pathétique et sera plus exemplaire que le sien. Car, lui, Thésée, n'est, en somme, qu'un roi vainqueur, un amant que l'amour a servi sans jamais l'alourdir, en somme, quelqu'un qui a fait assez bon marché de la conscience. Tandis qu'Œdipe, en se punissant comme l'on sait, a voulu franchir les bornes intérieures de l'âme, aller chercher à la fois sa justice et son supplice au delà de notre univers habituel. Ainsi, il se hausse — par sa douleur comme par ses raisons. Et quand il dit à Thésée en substance : "Personne ne m'a compris quand je me suis crevé les yeux, et tu ne me comprendras pas davantage", il condamne en quelques mots l'enture de surface, la gloire acquise à bail et révoicable.

Toute œuvre nouvelle, dans une œuvre aussi importante qu'est celle d'André Gide, devrait pouvoir se placer, comme un maillon, dans une chaîne des significations. S'il y a ici d'autre mythe que celui de Thésée, s'il y a tentative de mythe de la part de l'écrivain lui-même, je ne voudrais pas me tromper en avançant qu'André Gide, vers le bout de sa longue et féconde expérience, a fait le bilan de tout ce qu'il a discerné en lui et vu autour de lui. Et il est plus proche d'Œdipe que de Thésée.

VICTOR MOREMANS

(*La Gazette de Liège,*
10 janvier 1947)

(*Peut-on rappeler ici que Victor Moremans, huit ans plus tôt dans cette même Gazette de Liège, avait été l'auteur du premier article sur Nathalie Sarraute, et le seul critique à avoir aussitôt su voir dans Tropismes, avec une perspicacité singulière, "l'échantillon avant-coureur d'une œuvre dont l'acuité et la profondeur nous surprendront peut-être un jour"....?*)

THÉSÉE, par ANDRÉ GIDE.

Nous avons récemment rendu compte du *Journal* d'André Gide — ou plus exactement des pages de ce *Journal* qui embrassaient les années cruciales 1939 - 1942. Presqu'en même temps que cet ouvrage, l'auteur d'*Amyntas* en publi-

ait un autre que nous nous étions borné à signaler et sur lequel nous voudrions aujourd'hui nous attarder plus longuement.

Sans doute, il ne s'agit plus ici d'un "journal" au sens littéral du terme — c'est-à-dire d'une œuvre, sinon toujours dictée par l'événement, régie du moins par l'ordre chronologique, mais c'est pourtant, encore, en dépit de son affabulation empruntée à la mythologie, à une sorte de confession camouflée que nous avons affaire. Nous ne surprendrons personne en disant que c'est là ce qui donne à cette œuvre sa saveur particulière et ce qui en fait surtout l'intérêt. A travers la fable rajeunie et contée avec l'esprit le plus libre et le plus délié qui soit, ce sont, donc, les démarches d'une âme en quête d'elle-même et de son expression la plus achevée que nous allons suivre car il n'est pas, en effet, de livre plus "gidien" que ce *Thésée*.

Pour renouveler leur inspiration, de nombreux écrivains, qui se donnent ainsi par surcroît un petit air d'érudition facile, ont fait appel aux légendes mythologiques. S'égarant dans de multiples complications qu'ils n'avaient pas le courage ou le bon esprit d'élaguer, ils n'en ont souvent retenu qu'un faux clinquant, ne réussissant pour le surplus qu'à les rendre moins compréhensibles et plus ennuyeuses.

Avec André Gide, il en va tout autrement. Des événements qu'il évoque, il ne retient que l'essentiel, dépitant par ailleurs dans les héros qui en sont les acteurs ce qu'ils ont d'original, certes, mais aussi ce qui les rapproche de nous et en fait des êtres accessibles et humains.

Tel est particulièrement le cas pour *Thésée*, auquel il prête la parole et qui va nous raconter, avec le naturel et la bonne humeur d'un héros d'aujourd'hui — un de ces vrais héros qui, bien entendu, le serait sans le savoir et ne tirerait aucune vanité de ses exploits — sa fameuse expédition en Crète.

Thésée qui, comme par hasard, se trouve avoir, pour notre plaisir, l'esprit, la finesse, la pénétration psychologique, le sens de la mesure et la malice d'André Gide, tient tout d'abord à se faire connaître. Il se présente donc à nous, comme fils de roi bien sûr, mais sans attacher à ce titre plus d'importance qu'il ne faut, se plaisant davantage à insister sur son caractère primesautier, sa nature indépendante, son tempérament voluptueux, son insouciance, sa bravoure, ses ambitions et ne se rappelant les sages enseignements de son père que pour se souvenir avec plus de complaisance de ses amours juvénis-

les, de son espièglerie et de son "humeur volage".

Ce qu'il tient qu'on sache également, c'est que, fidèle au conseil de son ami Pirithoüs, il eut toujours le souci de ne jamais s'attarder ni aux femmes ni aux joies les plus subtiles, et quelles qu'aient été les raisons qui, un instant, le retinrent, il s'empressa de passer outre.

"Ainsi fus-je toujours moins occupé ni retenu par ce que j'avais fait, nous confie Thésée (ou André Gide), que requis par ce qui me restait à faire ; et le plus important me paraissait sans cesse à venir."

Mais Thésée a hâte d'en finir, comme il dit, avec ces "bagatelles préparatoires" où il ne se compromettait somme toute qu'assez peu, pour en arriver à la grande aventure de sa vie : son départ pour la Crête et sa lutte contre le Minotaure — ce monstre auquel chaque année sept jeunes filles et sept jeunes gens de chez lui devaient être sacrifiés et dont il voulait à tout prix triompher afin de libérer son pays "de cet abominable impôt".

L'entreprise est hasardeuse et périlleuse, car ceux qui se sont engagés dans le labyrinthe où gîte le Minotaure n'en sont pas revenus. Mais Thésée, confiant dans son étoile, comme on dit, ne se préoccupe guère du danger qu'il va courir. Bien plutôt songe-t-il aux nouveautés et aux charmes de la Crête dont on lui a dit merveille et qu'il ne connaît pas, aux attraits de la Cour du Roi Minos dont le luxe l'éblouit, et aux jeux solennels organisés en son honneur car, au mépris de toute prudence, il n'a pu taire ses origines.

Thésée n'est pas non plus sans avoir remarqué Ariane, la fille aînée de Minos à laquelle dès le premier contact il a plu visiblement et qui, dans la suite, ne se fera pas faute de le lui démontrer de façon pressante. Aussi est-ce gonflé d'optimisme et d'assurance qu'il se prêterait à l'épreuve de la mer, à quoi Minos a décidé de le soumettre et qui doit démontrer qu'il est authentiquement le fils du dieu Poséidon ainsi qu'il l'a affirmé.

Vainqueur de cette épreuve, Thésée, plus sûr de lui que jamais, s'appête donc à affronter le Minotaure. Après une conversation avec la tendre et exigeante Ariane qui le secondera dans son entreprise en le retenant du dehors par un fil, tandis qu'il pénétrera dans le labyrinthe, il est d'autant plus certain de son succès que Dédale, frère de Minos, lui a fourni sur l'ancre de celui qu'il veut abattre des renseignements précieux qu'il compte bien mettre à profit.

Sur son triomphe, Thésée, comme un vrai héros, sera d'autant plus discret que d'autres tâches le requièrent. Débarrassé du Minotaure, il lui reste à se libérer d'Ariane qui déjà l'importune. Son ami Pirithoüs, qu'il a arraché non sans peine aux ivresses du Labyrinthe, va lui prouver sa reconnaissance en lui venant en aide. Et ce sera alors l'habile substitution de Phèdre à Glaucos, qu'il feint de ramener en Grèce alors que c'est la première qui l'intéresse, et l'abandon de "la lassante Ariane", sa sœur dupée, à Naxos.

De la mort de son père Égée qui se jeta à la mer en apercevant sur son bateau les voiles noires qu'il devait, comme convenu en cas de succès, remplacer par des voiles blanches et qu'il a — simple oubli — omis de changer, Thésée ne nous parlera que pour mémoire, préférant terminer son récit en nous faisant quelques confidences sur sa vie intime pour nous permettre d'en tirer d'utiles leçons et en nous donnant un aperçu de ses idées politiques et philosophiques qui, bien entendu, Gide aidant, sont si lucides et si justes qu'elles constituent pour notre époque une salutaire méditation.

Le livre s'achève sur un dialogue entre Œdipe et Thésée qui en forme le sommet. Nous ne connaissons, en effet, rien de plus poignant que cette confrontation et de plus pénétrant que les propos de ces deux héros qui, au soir de leur vie, ont atteint dans un sens diamétralement opposé leur vérité, le premier professant une sorte de "sagesse surhumaine" et tirant parti de son infortune pour en obtenir "un contact plus intime avec le divin", le second restant "enfant de cette terre" et s'obstinant à croire que l'homme, quel qu'il soit et si taré qu'on le juge, "doit faire jeu des cartes qu'il a".

On nous objectera peut-être — mais on aurait évidemment tort — que mis à part le ton familier qu'André Gide a adopté pour nous conter la célèbre légende de Thésée, l'œuvre que celui-ci vient de publier n'offre qu'un intérêt assez relatif. Encore que ce ne serait déjà pas si mal d'avoir renouvelé un thème antique en nous le rendant à la fois plus humain et par conséquent plus accessible, ce qui fait, répétons-le, l'attrait extraordinaire de ce livre — c'est précisément tout ce que Gide y a mis de soi-même.

Certes c'est Thésée qui nous parle, mais il ne faut guère connaître son œuvre pour ne pas se rendre compte dès les premières pages que c'est l'auteur des *Nourritures terrestres* qui, par ce truchement, s'adresse directement à nous.

C'est ainsi que lorsque Thésée déclare : "C'est à

moi-même que je me dois", on croit lire la devise gidiennne la plus stricte et la plus rigoureuse qui se puisse être. N'est-ce pas Gide lui-même que, par ailleurs, l'on retrouve avec toutes ses aspirations et son besoin d'absolu, lorsqu'il fait dire à Icare : "J'ai parcouru toutes les routes de la logique. Sur le plan horizontal je suis las d'errer. Je rampe et je voudrais prendre l'essor : quitter mon ombre, mon ordure, rejeter le poids du passé. L'azur m'attire, ô poésie ! Je me sens aspiré par en haut. Esprit de l'homme, où que tu t'élèves, j'y monte... Je ne sais quel est cet attrait qui m'engage ; mais je sais qu'il n'est qu'un terminus unique : c'est Dieu".

Tous les thèmes gidiens : ceux de la divinité, de la foi, de l'inquiétude, du doute, de l'ironie, de la valeur personnelle, de l'aristocratie de l'esprit, nous les retrouverons ainsi suggérés en quelques observations lapidaires dans le récit de *Thésée* et c'est ce qui en fait son intérêt, sa richesse et sa substance.

On a voulu voir dans le *Thésée* d'André Gide une sorte de testament littéraire. Nous nous demandons pourquoi. Un écrivain capable de nous donner une telle œuvre, en nous offrant, par surcroît, une sorte de synthèse de sa philosophie, ne semble nullement avoir dit son dernier mot. En pleine possession de ses moyens, on peut attendre de lui d'autres livres encore, pleins de suc et de sève. Celui-ci est en tout cas d'une étonnante verdeur et d'une extraordinaire richesse. Jamais André Gide ne s'est révélé à la fois plus sûr de son métier et de sa langue, plus gracieusement léger à la fois, plus finement ironique et plus profond.

Nous tenons quant à nous son *Thésée* digne de *Candide*, pour une manière de chef-d'œuvre — et nous avons réfléchi avant de l'écrire à toute la valeur de ce mot.

ROGER CAILLOIS

(Spectateur, 25 juin 1946)

(A cet article fort sévère sur *Thésée* devait succéder une semaine plus tard, dans le même hebdomadaire et dans la même "Chronique de Roger Caillois" (né en 1913, il publia *Le Mythe* et *L'Homme* en 1938 et fut élu en 1971 à l'Académie française), un éreintement du *Journal de Gide* : l'hostilité de cet ancien surréaliste était opiniâtre et active...)

LE STYLE D'ANDRÉ GIDE

André Gide vient de publier, dans le premier des *Cah-*

iers de la *Pléiade*, un *Thésée* très soigneusement écrit. Il n'y a presque pas de phrases du long texte qui n'appellent sur quelque point la remarque grammaticale. J'imagine que l'auteur s'est beaucoup diverti d'introduire en chacune un étonnant raffinement. Il peut être instructif d'en signaler plusieurs.

On sait qu'André Gide archaïse volontiers. De fait, on trouvera dans ce *Thésée* de nombreux mots, tombés en désuétude, par exemple *escamper* pour finir, *rengrêger* pour accroître, sans compter la séquelle plus commune des termes comme *pourchas*, dont les écrivains moins érudits ou moins délicats assaisonnent leur prose, quand ils sont en veine d'élégance.

Certaines constructions sorties de l'usage sont également remises en honneur : ainsi le verbe *empêcher* est fréquent, employé absolument dans le sens d'embarrasser. L'auteur entendant sans doute marquer le coup, a risqué l'indiscrétion. De même, il utilise sans trop de modestie une tournure assez rare en français moderne, la subordonnée infinitive à sens final, introduite par un adverbe relatif. Il écrit "digne du trône, où lui succéder" et, plus loin, dans l'espace de deux pages et demie, sans laisser au lecteur le temps de se remettre : "il te reste à fonder Athènes où asseoir la domination de l'esprit", "Je regagnai la première salle où rejoindre mes compagnons" et "réintégrant cette geôle qu'on est à soi-même d'où ne pouvoir plus sortir". C'est peut-être là beaucoup d'insistance pour une seule trouvaille, mais l'écrivain, comme s'il doutait de lui, tient à assurer ses audaces en les répétant. Jamais, en tout cas, ce tour ne fut si employé qu'il ne l'est ici.

D'autre part, l'auteur place avec prédilection l'épithète avant le nom, ce qui n'est guère normal, sauf pour les adjectifs courts, à moins qu'on ne désire tirer de l'inversion un effet particulier. André Gide recourt gratuitement à ce procédé et il écrit, comme entraîné par l'habitude : "Un immédiat emploi", "un continu symbole", tout comme il écrit "un inatteignable sommet" (où l'adjectif peut passer pour une création, le français, ce me semble, connaissant ou ne reconnaissant qu'inaccessible). En l'occurrence, l'écrivain obéit d'ailleurs à une tendance de la langue contemporaine. Car, dans les textes des semi-illettrés qui emplissent hebdomadaires et revues, l'épithète, parfois, précède le substantif avec une telle constance qu'il paraît qu'on écrira bientôt, comme Raymond Roussel, "de l'écolier papier". Cela tient, je suppose, à l'idée que les novices se font du beau style, et qui est sur ce point curieusement la même que celle d'André Gide.

André Gide, en revanche, dispose d'une syntaxe infiniment plus complexe que celle de la plupart des prosateurs contemporains (je ne parle pas de la poésie où, comme nul ne l'ignore, l'énumération a remplacé toute syntaxe). C'est au point que, souvent, il cumule les finesses. Usant de l'ablatif absolu, il écrit "ton destin parfait" (pour : "ton destin une fois accompli"), retenant en outre l'attention par le sens inaccoutumé du participe. Ailleurs, empruntant un tour cher aux précieux, il écrit avec la même grâce : "Je tendis, de mon plus galant, l'onyx à la reine" où l'emploi d'un superlatif neutre en fonction de substantif est d'une exceptionnelle recherche (Vaugelas était déjà sévère dans un cas semblable, pour le simple positif, mais, pour lui, le bon style était celui où rien ne se remarque, non celui où tout se remarque).

La syntaxe d'accord n'a pas moins d'intérêt. Par exemple, le verbe est laissé au singulier après plusieurs sujets dont le dernier, seul, est relié aux précédents par un disjonctif : "Gloire à laquelle ne parvint Hercule, Jason, Bellérophon ni Persée." Plus audacieuse encore est cette proposition : "Pas de barrière ou de fossé que hardiesse et résolution ne franchisse", où il faut admettre, pour justifier l'accord, que les deux sujets représentent les aspects différents d'un tout indissoluble. D'autres surprises guettent en très grand nombre le lecteur : subjonctifs déconcertants, concordance des temps inattendus, ellipses équivoques qui passeraient pour solécismes si l'on ne savait pas à qui l'on a affaire. Telle cette suppression téméraire aujourd'hui du *ne* dans la phrase suivante : "Depuis quand les taureaux ont-ils dévoré que des prés ?"

Une autre caractéristique de l'auteur, qu'on retrouve dans la plupart de ses ouvrages, consiste en les continuelles retouches qu'il fait à la langue, écrivant *peu ensuite* à la place de *peu après* ou *en air libre* à la place de *à l'air libre*, etc., de sorte que, là encore, n'était sa réputation, on se fourvoierait aisément, imaginant telle phrase écrite par un étranger malhabile et inexact, on se hâterait charitablement de le corriger.

o

Voici cependant la morale de l'histoire : c'est qu'il existe réellement un moyen de distinguer une pareille prose de celle d'un quelconque analphabète. Elle s'en sépare à la fois par le nombre et par la qualité de ses écarts. Jamais un ignorant ne réussira à rassembler en si peu d'espace autant de tours surprenants ou discutables. Il sera, par endroits, correct malgré lui, car, s'expri-

mant comme tout le monde, il lui arrivera de le faire de temps en temps, comme on doit. C'est qu'il ne se surveille pas autant qu'André Gide qui, à chaque ligne, s'efforce de s'éloigner de l'usage commun par quelque exquise et ingénieuse surenchère, se torturant prodigieusement pour parvenir avec assez de suite, allant, s'il le faut, jusqu'au calembour ou presque, écrivant, par exemple : "Je déclarai suffisamment" pour : "Je déclarai avec suffisance" (trop vulgaire, sans doute). La pauvreté de l'écrivain sans culture s'oppose ainsi clairement à l'excès de science et de richesse de l'autre. Et si les effets semblent parfois identiques, au point qu'on ne saurait toujours les reconnaître avec certitude, on voit assez que les causes demeurent inverses, ce qui est fort consolant.

Heureux l'artiste subtil qui peut se permettre une telle virtuosité! Mme Noulet assure quelque part que les beautés du français ne sont pas ornementales, mais grammaticales. Je le crois aussi, mais je ne sais que penser de ce style d'André Gide, si extraordinairement orné et dont la plupart des ornements sont justement grammaticaux. Je m'étonne, néanmoins, du long acharnement qui fait tenir pour classique une prose à ce point baroque.

JUSTIN O'BRIEN

(*New York Herald Tribune Book Review*,
30 octobre 1949)

(Ce compte rendu du célèbre spécialiste américain a été recueilli en 1967 dans son livre *The French Literary Horizon* (New Brunswick, N.J. : Rutgers University Press), pp. 109-10.)

THESEUS by ANDRÉ GIDE. Translated from the French by JOHN RUSSELL. Lithographs by Massimo Campigli, 100 pp. New York : New Directions. \$ 52.50.

Throughout his career André Gide has shown a remarkable predilection for Greek mythology ; characters such as Narcissus, Oedipus and Prometheus figure as heroes of individual works and many others enter occasionally. As early as 1911, he began reflecting on Theseus as a subject, but did not write the story of that virile hero who slew the Minotaur until his North African exile during the recent war. First published in French by Pantheon Books in 1946, the book was reworked and shortened before appearing in Paris later the same year. Beautifully translated by John Russell, it now appears in a sober and handsome volume hand set in Garamond by Hans Mardersteig at Verona and illustrated in twelve lithographs by the I-

talian painter Massimo Campigli.

The text deserves such special treatment, for it is a gem of ironic story-telling, which may well become one of the classics of our time. Written when Gide was in his seventy-fifth year, it assembles many of his favorite themes. As Theseus narrates in the first person his deeds of prowess in overcoming monsters and dominating women, one recognizes the early fervor of the *Fruits of the Earth* and the insistence upon self-knowledge in order to achieve self-realization. It is equally characteristic of Gide that the famous labyrinth should be psychological in nature and that Icarus should have gone mad through attempting to escape it upward.

In his "Reflections on Greek Mythology" Gide sees myths as rational explanations of natural phenomena. What, consequently, is more logical than to point out that Theseus forgot on purpose to change his sail or that bulls are not carnivorous or that, though a native of Attica, Theseus was out of his element in sophisticated Crete ?

After the Cretan adventure and the rape of Phaedra, Theseus becomes the assembler of cities and builder of Athens. At this stage Gide arranges for this unrepentant materialist a supreme encounter with blind Oedipus, now become a symbol of spirituality. Few things could be more revelatory of Gide's essential dichotomy — his Goethian humanism and his longing for the metaphysical — than their conversation.

As has happened with most of Gide's works, early readers, misled by the use of the first person, identified Theseus with Gide. It is more nearly true to see all of the characters as personifications of various aspects of this so complex writer. Every word of this little tale, indeed, is charged with meaning. This is why it had to be translated with consummate skill and, for full appreciation, has to be read more than once.

(Suite de ces Dossiers de presse
aux prochains numéros.)

University of Toronto Bulletin, October 17, 1975 - Page 3

Gide symposium



LE COLLOQUE DE TORONTO

Admirablement organisé par MM. Jacques COTNAM (professeur à York University), W. Andrew OLIVER (New College, University of Toronto) et Cameron D.E. TOLTON (Victoria College, University of Toronto), le COLLOQUE ANDRÉ GIDE de l'Université de Toronto s'est déroulé comme prévu les 24 et 25 octobre derniers. Dans un grand amphithéâtre de Weston Hall, à New College, quelque cent vingt personnes ont attentivement écouté les quinze communications (1) et participé aux débats dont chacune fut suivie. Cinq d'entre elles furent lues en anglais, les autres en français, et toutes les discussions furent — comme il se doit au Canada — bilingues. Le Colloque fut, globalement et de l'avis unanime, d'une excellente tenue, et, si plusieurs communications feront probablement date dans l'histoire des travaux gidiens, on verra sans doute aussi dans le parti pris critique qui fondait la plupart des exposés la manifestation du "tournant capital" que les études gidiennes opèrent ces années-ci. La réunion de tant de spécialistes (même les *Rencontres André Gide*, au Collège de France en 1970, n'avaient pas rassemblé autant de noms connus de "Gidisants") a d'autre part permis de nombreux entretiens "hors colloque", et fait se nouer des liens d'estime et d'amitié entre des chercheurs...

Dans l'allocution qu'il prononça à la fin du dîner officiel du vendredi soir (dont le bordeaux fut en partie gracieusement offert par M. l'Attaché culturel français à Toronto), Jean Lambert évoqua avec un tact, une émotion et une finesse admirables la longue et particulière amitié de Gide avec Dorothy Bussy.

(1) Seize étaient prévues ; mais Mme Lydia D. Brontë a été empêchée de venir présenter la sienne. V. le programme détaillé aux pp. 76-7 du dernier BAAG.

Le Colloque avait été précédé, le jeudi soir 23 octobre, par une réception offerte aux "communiquants" par les organisateurs et qui eut lieu au "Fireside Lounge" de l'hôtel Windsor Arms. Il s'acheva par la projection des films de Marc Allégret (*Avec André Gide*) et de Roger Stéphane (*Portrait-souvenir d'André Gide*). Une petite exposition de livres, photographies et documents divers évoquait Gide dans le hall de la Bibliothèque de New College. Signalons enfin qu'une — trop rapide, hélas ! — visite guidée de la fameuse Roberts Research Library — une des plus célèbres bibliothèques du monde — fut offerte aux participants.

Le vendredi soir, à New College, le Secrétaire de l'AAAG convia à une réunion amicale tous les membres de notre association et les autres personnes intéressées à avoir informations et nouvelles de la vie de l'AAAG, de ses problèmes et de ses projets.

Sous le titre : "New College stages André Gide symposium", illustré d'une amusante caricature (signée "Bulletin Staff"...), le *Bulletin* de l'Université de Toronto du 17 octobre (29^e année n° 9, p. 3) avait publié un bref article de présentation (anonyme, mais dû à la plume du Professeur Tolton).

A l'occasion du Colloque, notre ami Jacques COTNAM, professeur à York University, a bien voulu accepter d'être désormais le *Délégué général de l'AAAG pour l'Amérique du Nord*.

Félicitations et merci à nos amis J. Cotnam, W. A. Oliver et C.D.E. Tolton !

À LA VILLA MONTMORENCY
CINQUIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE L'ASSOCIATION
DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

La cinquième assemblée générale ordinaire de l'AAAG a eu lieu le samedi 29 novembre 1975, de 15 h à 19 h, à Paris (XVI^e), 38 avenue des Sycomores, dans le grand salon de la villa que Gide avait fait construire et qu'il habita de 1906 à 1926, en cette oasis de verdure et de paix qu'est encore aujourd'hui la Villa Montmorency. Cinquante-six membres étaient présents à cette réunion et cent vingt-huit s'y étaient faits représenter : il y avait donc 184 votants. Feuille de présence et "bons pour pouvoir" ont été classés dans les archives de l'AAAG.

Étaient présents (outre M^{me} et M^{lle} BOUTTERIN et quelques-unes de leurs amies) : M^{mes} et M^{lles} Claude ABÉLÈS, Jeanne-Marie BIGNOT, Irène de BONSTETTEN, Nicole CLERC, Cécile DELORME, Madeleine DENÉGRI, Christiane DUSOLEIL, Anne FELTHAM, Catherine GIDE, Anne HEURGON-DESJARDINS, Marthe LAMBERT, Édith LEYBOLD, Marianne MERCIER-CAMPICHE, Joan MEYER, Anne-Marie MOULÈNES, Olga PÉRIER, Blanche PIRY, Agathe ROUART-VALÉRY, Hélène RUFENACHT, Madeleine SUTTER-LEVESQUE, Françoise UCLA, Elisabeth VAN RYSSELBERGHE, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK, Marie-Thérèse VEYRENC ; MM. Robert ALLAIN, Auguste ANGLÈS, Georges BORIAS, Michel BRACONNIER, Patrice BRASSIER, François CHAPON, Jean CLAUDE, François COFRE, Michel DÉCAUDIN, Jacques EROUIN, Gérard GAUTIER, Philippe GOUDEFY, Alain GOULET, Jean HECQUET, Charles JOSSEFAND, André LAGRANGE, Jean LANSSEADE, Jean-Claude MANDELIER, Claude MARTIN, Jean-Louis MERLE, Jean-Georges MORGENTHAUER, Daniel MOUTOTE, Jacques NAVILLE, David NIEDEPAUER, Kevin O'NEILL, Pierre PLATEL, André RICOQUE, Alain RIVIÈRE, Philippe RODRIGUEZ, Christian RUMILLET, Jean TIPY, Édouard TRÉMAUD ; M^{me} Suzanne MAISTRE SAINT-DENIS (représentant M^{me} Marie-Hélène DASTÉ).

S'étaient faits représenter : M^{mes}, M^{lles} et MM. Jacques ABÉLARD, Christian ANGELET, Maurice ASENMACHER, Lloyd J. AUSTIN, Marie-Louise BERREWAERTS, Enrico U. BERTALOT, Anne BIÉLER, Marcelle BLACHON, René BONNET, Pierre BOURGEOIS, Andrée BOUVERET, Charles BRU-

NARD, Jean BRUNEAU, Jean CACOUAULT, Jules A. CATALA, Jean-Charles CHATONET, André CHEVALLIER, Claude CLERT, Jean-Yves DEBREUILLE, Paul DECLERCQ, Roger DELAGE, Jean-René DERRÉ, Fabienne DESDOITILS, Claude DESSALLES, Catherine DEYROLLE, Marisa DI BIASE, Colette DIMIC, Henri DOCQUIERT, Georges DONCKIER de DONCEEL, Michel DROUIN, Georges DROUOT-BAILLE, Bernard DUCHATELET, Maurice DUGELET, Jean EECKHOUT, René ÉTIEMBLE, René FACE, Peter R. FAWCETT, Lucien FEYDEL, Antoine FONGARO, Antoinette FREYMOND, Yves GABI, Laurent GAGNEBIN de BONS, Robert GAURIAUD, Joseph D. GAUTHIER, Raymond GAY-CROSIER, Bernard GENTIAL, Robert GÉROFI, Guy GLÉNET, André GONDOUIN, Josette GONTIER, Gérard GUALANDI, Yves GUIRRIEC, A. F. d'HARCOURT, Henri HEINEMANN, Robert HÉRAL, Jacques HEURGON, Jean HUBERSON, Jacques HURÉ, Jean HYTIER, Lucien JAUME, Henri JORDAN, Henri JOULIN, Henri JOURDAN, Joseph JURT, Grant E. KAISER, Emanuele KANCEFF, Monique KUNTZ, Pierre LAFILLE, Marcelle LAGLEYZE - SCHWEITZER, Jean LAMBERT, Jean LANSARD, Christian-Pierre LARNAUDIE, Jean-Claude LASSERRE, Houa - Sou LEE, Michel LEMOINE, Pierre LÉPINE, Marc LEYMARIOS, Michel LIOURE, Michèle MADINIER, Bernard MARTINEAU, Victor MARTIN - SCIMETS, Pierre MASSON, Bruno MATÉOS, Lawfik MEKKI-BERRADA, Bernard MELET, Annick MÉNY, Jacques MILLOT, Michel MOULIGNEAU, Jacques MOULLART, Masayuki NINOMIYA, Mauricette NOBLE, Jean-Luc NOGET, Jean-Marie PAISSE, Norman H. PAUL, Arthur K. PETERS, Jeanne PETITFRÈRE, Patrick POLLARD, François RAGAZONI, Lionel RICHARD, Maurice RIEUNEAU, Lise Jules ROMAINS, Jacques ROMÉRO, Olivier RONY, Vinio ROSSI, Claude SAHEBDJAM, Roland SAUCIER, Gilbert SCHILLING, Marc SCHLUMBERGER, Jean SÉBIRE, Claude SIARD, Simone SOHLER-BRUNARD, Susan M. STOUT, Raimund THEIS, Jean THIBAUT, Henri VAUTROT, Odette VETTARD, Denis VIART, Pierre VILLEDIEU, A. VINCENS, Werner VORDRIEDE, David WALKER, Pierre-Olivier WALZER, Georges YAMINE, Patrick YSCHARD, Gianfranco ZAFFRANI, Michèle ZIGMANT, ainsi que les BIBLIOTHÈQUES de l'Institut de Français de l'Université de CAEN et de la Ville de MONTAUBAN.

Ouvrant la séance qu'elle présidait, M^{me} Catherine Gide adressa d'abord, au nom de tous, de très vifs remerciements à M^{me} Boutterin, qui avait bien voulu accueillir en cette célèbre demeure les fervents de son premier propriétaire. Puis la Présidente donna la parole au Secrétaire de l'AAAG pour son rapport annuel.

M. Claude Martin se félicita, pour commencer, du nombre des présents, plus élevé qu'à nos précédentes assemblées en dépit de certaines coïncidences fâcheuses (ainsi la Société des Amis de Jules Romains tenait son assemblée générale le même jour à la même heure...) ... et du beau temps de ce week-end ; mais il était bien prévisible que la visite de cette singulière maison, qui avait été celle d'André Gide, exciterait la curiosité de nombreux Amis d'André Gide...

Le Secrétaire constatait ensuite la bonne santé de l'AAAG, qui approchait de sa sept cent cinquantième adhésion et devenait donc, très vraisemblablement, la plus

nombreuse des sociétés françaises consacrées à un écrivain. Après avoir présenté, au nom de la Trésorière, les comptes de l'Association pour l'exercice 1974 (publiés p. 58 du BAAG n° 25), il indiquait comment se solderait l'exercice 1975, de meilleure façon que prévu en janvier dernier (cf. BAAG n° 25, p. 58, et présent numéro, tableau *infra*), et quel pourrait donc être notre projet de budget pour 1976. En guise de commentaire, M. Claude Martin faisait quatre remarques : 1° N'apparaissent pas dans ces comptes des chiffres très importants, à savoir les frais pris en charge par le Centre d'Études Gidiennes de l'Université Lyon II (la fabrication et l'envoi des BAAG, une grande partie des frais postaux, diverses autres dépenses) qui représentent près de dix mille francs. — 2° Est très encourageante l'importante augmentation du poste de recettes "Vente de publications" (près de 5 000 F en 1975, au lieu de 2 000 F en 1974), gonflement d'ailleurs en partie dû à la sortie des deux volumes publiés par le Centre d'Études Gidiennes sur *La Nouvelle Revue Française*. — 3° Si l'on rapporte les frais des CAG à l'année au titre de laquelle ils sont publiés, nos comptes sont excédentaires en 1974 et 1975, et le seront encore en 1976, rattrapant les déficits antérieurs (v. tableau *infra*). — 4° Il convient enfin de noter que, grâce à une rigoureuse politique d'économie (voire quelques acrobaties) et malgré le triplement des dépenses de la Trésorière, les "frais de gestion" restent très modérés : joints aux frais postaux, ils ne dépassent pas 10 % du total de nos dépenses.

Quant aux activités de l'AAAG, elles devraient continuer à être de trois ordres : a) publications — b) informations rassemblées et diffusées, aide aux amateurs et aux chercheurs — c) autres (visites, congrès, expositions, manifestations diverses...).

Or, si les activités des types a et b sont "satisfaisantes" (encore qu'on puisse, certes, toujours faire mieux !), la catégorie c est restée vide... La raison en est simple : c'est que tout repose jusqu'à maintenant sur l'initiative du secrétaire de l'Association, lequel ne dispose d'aucune aide humaine, et que le courrier quotidien, la confection des factures et des paquets, la rédaction, la dactylographie et l'expédition du BAAG, la préparation des CAG... qui suffiraient à un emploi de plein temps, mais en fait s'ajoutent à ses tâches professionnelles et à quelques travaux personnels, ne lui permettent pas de faire davantage. Et il saisit d'ailleurs l'occasion de s'excuser des retards qu'il met parfois à répondre aux lettres et demandes diverses qui lui sont adressées, et aussi de remercier tous ses collègues du Conseil d'administration, et en premier lieu notre Trésor-

rière, M^{me} de Bonstetten : c'est en grande partie grâce à son zèle et à son dévouement que nos finances sont parfaitement saines. Le Secrétaire fait enfin remarquer que, dans deux ans, il aura accompli dix années de mandat, et qu'il souhaite qu'on songe dès maintenant à sa relève...

En fait de "manifestations diverses" auxquelles, au cours de l'année 1975, des membres de l'AAAG, sinon l'AAAG elle-même, ont participé, M. Claude Martin rappelle la Journée gidienne en pays d'Auge du 1^{er} juin (v. BAAG n° 27, pp. 41-2) et le Colloque André Gide de Toronto (v. *supra* dans le présent numéro).

Publications : le Secrétaire annonce que les CAG 8 (tome III des *Cahiers de La Petite Dame*) sortiront le 29 décembre et seront alors envoyés à tous nos Membres ayant cotisé pour 1974 (année au titre de laquelle ce cahier est publié). Les CAG 7 (tome IV et dernier des *Cahiers de La Petite Dame*), notre cahier 1975, sortiront dans le courant de l'année 1976. Puis notre publication annuelle pour 1976 et 1977 sera représentée par un gros volume (de 720 pages), *La Maturité d'André Gide*, de Claude Martin (v. EAAG n° 21, pp. 55-6 et 58, et n° 24, p. 72), publié aux Éditions Klincksieck dans la "Bibliothèque du XX^e siècle" et dont le tirage des exemplaires numérotés hors commerce sera conforme à celui des sept premiers CAG. Ainsi sera rattrapé le retard que les Éditions Gallimard avaient fait prendre à notre publication annuelle. Le CAG 8 : la *Correspondance André Gide - Jacques-Émile Blanche* (à paraître en 1977) ne sera pas automatiquement et gratuitement servi à nos Membres, mais une souscription leur sera proposée en temps utile pour qu'un tirage d'exemplaires numérotés leur soit réservé. Avec les CAG 9 (tome I de la *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy*), à paraître en 1978, sera rétablie la sortie normale, dans l'année, de nos CAG annuels.

Le Secrétaire donne ensuite quelques informations sur le BAAG, souligne qu'il a pris de l'ampleur (près de 80 pages pour chaque numéro) et annonce que d'autres "numéros spéciaux" (après ceux qu'il a consacrés à Alibert, à Rivière et à Ghéon) sont prévus : pour 1976, un pour le centenaire de la naissance d'André Ruyters et un pour le quarantenaire de la mort d'Eugène Dabit ; pour 1977, un pour le centenaire de la naissance de Jean Schlumberger. Il laisse prévoir la publication, dans le BAAG, d'articles et d'inédits (entre autres, les lettres de Gide à Valéry retrouvées par M^{me} Agathe Rouart-Valéry, et la correspondance André Gide — Waldo Frank, que présentera le Professeur Linette F. Brugmans). M. Claude Martin indique enfin que, la couleur jaune de la couverture ayant déplu, un nouveau bleu sera utilisé (mais exclut la re-

prise du papier Canson employé naguère, devenu beaucoup trop coûteux).

Le Secrétaire de l'AAAG parla alors des autres "publications gidiennes en cours : celles du Centre d'Études Gidiennes de l'Université Lyon II, qui va compléter la collection commencée des tables et index de *La N.R.F.* ; celles des Éditions des Lettres Modernes (le vol. 5 [1974] de la série *André Gide*, consacré aux *Faux-Monnayeurs*, sortira en janvier 1976 ; prévus pour 1976, outre le vol. 6 de cette série, une *Archives André Gide* [*Job et l'Immoraliste*, de W. Andrew OLIVER] et un volume dans la "Bibliothèque André Gide" [*La Part du Diable dans l'œuvre d'André Gide*, de George STRAUSS]) ; celles des Éditions Gallimard, où sortira — enfin ! — en février 1976 la *Correspondance André Gide — Henri Ghéon*, mais où le grand livre d'Auguste ANGLES, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française*, est toujours en souffrance...

L'œuvre de Gide, M. Claude Martin le souligne pour finir, reste toujours très présente, on la lit et on l'étudie. Et la mission de l'AAAG demeure, de *témoigner* de cette présence, d'y *participer* et de la *favoriser* par tous les moyens.

Le Conseil d'administration proposait à l'Assemblée de porter pour 1976 le taux des cotisations "Titulaire" à 40 F et celui des cotisations "Étudiant" à 30 F, la cotisation "Fondateur" restant fixée à 100 F. Une discussion s'engage alors (où interviennent notamment M^{mes} Mercier-Campiche et Vauquelin-Klincksieck, et MM. Drouin, Décaudin, Moutote et Goulet) au sujet de la cotisation "Étudiant", que certains voudraient ne pas voir augmenter, et au sujet de la cotisation "Titulaire", que la majorité de l'Assemblée voudrait voir au contraire porter à 45 F ou même 50 F. Un double vote a lieu : la cotisation "Étudiant", à l'unanimité moins cinq voix contre, est fixée à 30 F pour 1976, et la cotisation "Titulaire" est portée à 45 F par 35 voix (contre 21 voix favorables au taux de 50 F) (1).

Les rapports du Secrétaire et de la Trésorière (2) étaient enfin approuvés à l'unanimité, et la séance était levée par M^{me} Catherine Gide — qui renouvelait ses re-

(1) La quasi-totalité des délégations de pouvoirs étaient au bénéfice de membres du Conseil d'administration, qui décida de se ranger, lui et ses mandants, à l'avis de la majorité des présents à l'Assemblée générale.

(2) Le Secrétaire avait fait distribuer aux participants un feuillet récapitulatif clairement les comptes de l'AAAG.

merciements à M^{me} Boutterin et laissait la parole à M^{me} Monique Ruyssen pour présenter la causerie (enregistrée sur bande magnétique, avec illustrations musicales au piano) que la fille de la maison, M^{lle} Maria-Catherine Boutterin, offrit ensuite à nos sociétaires : une visite poétique de la maison de Gide, acquise par ses parents en 1943 et où elle naquit en 1946. Introduction à la visite réelle qui eut lieu alors des principales pièces, où M. Jacques Drouin eut l'occasion d'évoquer maints souvenirs et anecdotes du temps où, enfant, il venait voir son "oncle André" et sa "tante Madeleine" à la Villa Montmorency. La soirée s'acheva par un cocktail aimablement offert par M^{me} Boutterin à quelques-uns de ses hôtes.

BILAN DE L'EXERCICE 1975

Solde disponible au 31 décembre 1974 (BAAG n° 25, p. 58)	30 662,35 F
Cotisations	26 648,14 F
Vente de <i>Cahiers</i>	1 993,50 F
Vente de <i>Bulletins</i>	1 959,93 F
Vente de <i>Bibliographies et Index Gide - Martin du Gard</i>	517,75 F
Vente de <i>La NRF 1919-1925 et La NRF 1940-1943</i>	1 810,58 F
Subvention du Centre National des Lettres	1 500,00 F
Intérêts 1974 du livret de Caisse d'Épargne	1 144,00 F

Total des RECETTES 66 236,25 F

Frais de Secrétariat	1 397,79 F
Frais de Trésorerie	1 034,35 F
Frais divers	592,80 F
Participation frais de fabrication de <i>La NRF 1919-1925</i>	400,00 F
Facture Éditions Gallimard (<i>Cahiers 5</i> , de 1973)	24 800,00 F

Total des DEPENSES 28 224,94 F

Total des Recettes	66 236,25 F
Total des Dépenses	28 224,94 F

Solde disponible au 31 décembre 1975	38 011,31 F
Ce solde se décompose ainsi :	
Livret Caisse d'Épargne	31 013,00 F
Compte B.N.P.	4 171,11 F
Compte courant postal	2 160,42 F
Caisse	666,78 F

38 011,31 F

PROJET DE BUDGET POUR 1976

Solde au 31 déc. 1975	38 011,31 F	<i>Cahiers 6</i>	22 800,00 F
Cotisations	27 088,69 F	<i>Cahiers 7</i>	23 000,00 F
Vente publications	5 000,00 F	Public. ann. 1976	24 000,00 F
Intérêts C. d'Épargne	1 500,00 F	Frais Secrétariat	1 800,00 F
Subvention C.N.L.	1 500,00 F	Frais Trésorière	1 500,00 F

73 100,00 F 73 100,00 F

	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976
Corisations	11 926,98	12 124,41	15 293,03	12 739,71	12 657,04	21 122,54	26 648,14	27 088,69
Vente publ.	-	747,19	756,40	1 755,81	2 382,26	2 090,44	6 281,76	6 000,00
Intér. C.Ép.	-	--	-	-	305,00	230,00	1 144,00	1 500,00
Subventions	-	5 500,00	-	-	-	1 000,00	1 500,00	1 500,00
Recet. div.	-	207,00	4 593,00	2 573,70	-	-	-	-
Tot. RECETTES	11 926,98	18 578,60	20 642,43	17 069,22	15 344,30	24 442,98	35 563,90	36 088,69
Cahier annuel	10 146,67	7 666,67	10 666,67	16 800,00	24 800,00	22 800,00	23 000,00	24 000,00
Autres publ.	-	3 300,00	2 000,00	-	-	-	400,00	-
Frais Secrét.	2 210,40	1 984,27	1 931,82	1 170,11	851,78	1 373,18	1 397,79	1 800,00
Frais Trésor.	-	-	-	1 110,01	159,30	471,77	1 034,35	1 500,00
Frais divers	-	6 548,50	4 682,19	4 017,19	41,43	-	592,80	-
Tot. DÉPENSES	12 357,07	19 499,44	19 280,68	23 097,31	25 852,51	24 644,95	26 424,94	27 300,00
EXCÉDENTS	-	-	1 361,75	-	-	-	9 138,96	7 788,69
DÉFICITS	430,09	920,84	-	6 028,09	10 508,21	201,97	-	-

En italiques : sommes évaluatives.
 Explications diverses : v. BAAG n° 25, p. 59.

REVUE DES
AUTOGRAPHES

Notre ami Peter C. Hoy, d'Oxford, a bien voulu nous communiquer les extraits suivants des catalogues d'autographes de la Librairie Henri Saffroy (de Paris) :

L.a.s., s.l., 13 juillet (1921 ?), 1 p. in-8. 175 F
"Je vous remercie de m'avoir communiqué votre peinture... Mais, si réussi que soit le portrait, je ne crois pas que cette figure intéresse beaucoup les lecteurs — même de ceux qui auront lu avec amusement l'Homme obèse. En tout cas la place de ce portrait n'est pas à la Nouvelle Revue Française... mais il me semble qu'à L'Œuf dur, par exemple — où, si vous le présentiez, on le prendrait sans doute..." (Catalogue n° 75, sept. 1971, n° 7245.)

L.a.s. à E. Rouart, 29 janv. 1914, 4 pp. in-8. 380 F
 Il ne veut pas laisser son ami regarder de son côté *"avec tristesse ou mécontentement"*. *"Crois bien que si, dans la conversation d'avant-hier, quelque parole m'a échappé qui marquât impatience ou irritation (bien à mon insu et contre mon gré !) je m'en désole, et pour le chagrin qu'elle t'aura causé... Je brâme après les pays du soleil !"* Eugène Rouart était le fils du collectionneur Henri Rouart. Il avait connu Gide au début de 1893 et était devenu l'un de ses intimes. Il était le frère du peintre Ernest Rouart. (Catalogue n° 72, janv. 1971, n° 6980/1. Texte plus long que le fragment reproduit dans l'appendice du Répertoire chronologique des Lettres publiées d'André Gide.)

L.a.s. à E. Rouart, 25 avril 1915, Paris, 4 pp. in-8 avec enveloppe. 450 F
 Eugène Rouart — qui était le fils du collectionneur Henri Rouart et l'un des amis intimes de Gide — est mobilisé au camp d'Avord dans le Cher. Gide lui-même est *"bouclé au Foyer Franco-Belge"*. *"J'ai pris néanmoins trois jours de repos à Pâques, que j'ai été passer près de Madeleine [qu'il avait épousée en 1895] à Cuverville, encore plein d'enfants (Copeau, Drouin et Gilbert). Mais à*

présent Copeau est définitivement réformé ; sa femme et ses enfants vont venir le rejoindre et je demande à ma femme de rcouvrir la villa d'Auteuil... Lundi dernier j'ai repassé un conseil de révision et l'on m'a versé dans l'auxiliaire". Il demande des nouvelles de Ghéon et de Jean S. (Catalogue n° 78, mars 1972, n° 7497. Texte plus long que le fragment reproduit dans le BAAG n° 17, octobre 1972, p. 8.)

L.a.s., La Malou, 24 octobre 1900, 3 pp. in-4 380 F
Gide entretient son correspondant de questions financières. "Je me sens disposé à doubler ton apport dans l'entreprise. Permets-moi seulement d'attendre des papiers que doit m'apporter Madeleine et qui me renseigneront sur la quantité d'argent que je peux mobiliser aussitôt. Mais veille, je t'en prie, à te, et à nous bien entourer... Renseigne-toi bien et à plusieurs reprises". Il parle longuement de sa ferme, qu'il pense louer à un cousin de son ami. Il termine sa lettre sur une note pessimiste. "Je renacle vers l'avenir et le "large". Quel mot désigner la pleine mer : "le large" ! A Paris on touche trop vite la toile de fond." (Même catalogue, n° 7496. Texte plus long que les fragments reproduits dans le BAAG n° 17, octobre 1972, p. 8, et n° 22, avril 1974, p. 53.)

L.a.s., s.l.n.d., Vendredi, 1 p. in-4. 240 F
"Alors, quoi ? Malade encore ? Le printemps vous attend pour revenir. Si cela peut aider votre convalescence, apprenez que j'ai revu Jaloux avant-hier, et que l'espoir pour la bourse prend couleur de certitude. Rien à regretter de la soirées d'hier — ou presque rien. Du reste nous n'étions que quatre (Morand, M. du Gard, Marc Allégret et moi) et sans vous, ça ne m'amuse plus de rire." (Catalogue n° 79, juin 1972, n° 7582.)

L.a.s. à Caussy, Cuverville, 12 septembre 1909, 4 pp. in-f. 250 F
A propos de l'affaire embrouillée d'une publication qui doit être faite simultanément en France et en Allemagne, par Caussy et par Blei. (Gide entretenait à l'époque de bonnes relations littéraires avec l'allemand Franz Blei, qu'il traitera plus tard dans son Journal de "vieux bohème".) "Voici la solution à laquelle j'arrive et que je vous propose : ne rien changer à vos projets de publications françaises ; vous engager à fournir à Blei (moyennant finances) simplement un texte correct... Encore un peu et vous allez prendre mes propositions pour des insultes... Quant aux "enluminures" dont vous parlez, vous êtes évidemment mal renseigné sur ce que l'on peut faire en Allemagne aujourd'hui". (Catalogue n° 68, avril 1970, n° 6604.)

L.a.s. à Paul Fort, Paris, 3 février 1893, 1 p. in-8, sur papier à en-tête du Mercure de France. 300 F
Curieuse lettre de Gide encore très jeune. Il avait débuté dans les lettres en 1891 avec *Les Cahiers d'André Walter*. Il demande à Paul Fort tous les renseignements relatifs à son incorporation dans l'armée, "et cela bien clairement détaillé". "Je ne réponds de rien, naturellement, car j'ai horreur des fausses joies à faire aux amis, mais, ma mère étant, par sa situation de veuve d'un officier supérieur, au mieux avec certaines puissances militaires, on peut tenter l'aventure. Indiquez vos faiblesses physiques si vous en avez." Le père de Gide était mort en effet en 1881. Alors qu'il était protestant, la mère de Gide appartenait à une famille catholique. Paul Fort, né en 1872 et mêlé de bonne heure au mouvement symboliste, avait déjà, au moment où Gide lui écrit, fondé le Théâtre d'Art, qui contribua à restaurer la poésie sur la scène. (Catalogue n° 76, nov. 1971, n° 7340.)

2 l.a.s. (ensemble 2 pp. 1/2 in-4) et 1 carte postale a.s. à F. Siméon. Cuverville, 1919-1925. 240 F
A propos de l'illustration de certains de ses livres. "Au sujet de *L'Immoraliste* il y a confusion. C'est un autre livre de moi que Bonnard illustre. Mais pour ce qui est du premier, je vous avoue que, n'entendant plus parler de rien et n'ayant jamais reçu de M. Meynial la lettre qu'il m'avait fait espérer... j'avais pu croire le projet abandonné. Et comme, entre temps, la Nouvelle Revue Française m'a fait entendre son pressant désir d'assumer toutes les réimpressions de luxe qu'on pourrait faire de mes ouvrages et que j'y ai en principe accédé, le projet dont vous me parlez ne sera pas sans présenter quelques épines." Fernand Siméon (1884-1928) fut graveur sur bois et illustrateur. (Catalogue n° 57, févr. 1968, n° 5704.)

L.a.s. à un jeune écrivain, Paris, 12 février 1935, 1 p. in-4. 180 F
Il ne peut écrire la préface que lui a demandée son correspondant. "Malgré mon meilleur vouloir, j'ai dû prendre le parti de la refuser systématiquement et toujours quels que soient les mérites du livre proposé". Il a trouvé au retour d'une visite dans le borinage belge "une grande accumulation de courrier, d'épreuves à corriger, de besogne de toute sorte qui me laisse bien peu de loisirs pour prendre connaissance des livres et des manuscrits que l'on m'envoie". (Catalogue n° 83, mars 1973, n° 7929/1.)

L.a.s. au même, Paris, 21 déc. 1935, 3 pp. in-8. 300 F
Il est confus de n'avoir pas lu encore attentivement le manuscrit de son correspondant. "Le peu que je viens d'en lire m'a paru de qualité assez rare pour mériter une am-

ple attention que je ne peux donner aussitôt... Mais mon impression première est beaucoup trop bonne pour ne point me forcer à regretter beaucoup le long purgatoire que je vous ai fait subir. Je voudrais présenter ce manuscrit à la N.R.F. après l'avoir lu plus complètement". Il s'agit d'un récit qui devait être, malgré l'appui de Gide, refusé par la N.R.F. et paraître l'année suivante chez Corti sous le titre de *Tortusson* et le pseudonyme de Jean Mariabère.

4 l.a.s. à René Isambert, administrateur des Colonies, enveloppes autographes jointes. 450 F
Gide avait connu R. Isambert au cours du voyage qu'il fit en Afrique avec Marc Allégret en 1925, et à la suite duquel il écrivit *Voyage au Congo*.

- 5 novembre 1930, 2 pp. in-f°. Gide "se fait des reproches" de ne pas lui avoir fait signe : "Je ne veux pas chercher d'excuses et vous être d'autant plus reconnaissant de ne pas me tenir rigueur de ce silence..." Il parle ensuite de ses amis Marc Allégret : "Je ne sais où le pasteur Faumier a pris qu'il voyageait dans les Indes Néerlandaises. Ce n'a été qu'un assez vague projet, jamais mis à exécution, non plus que tant d'autres !...", et Marcel de Coppet, gendre de Roger Martin du Gard et administrateur du Tchad.

- 18 novembre 1937, 1 p. 1/2 in-4. Gide accepte d'aider Isambert à obtenir un poste en France : "Ce que je voudrais... c'est parler de vous au ministre, incidemment... je saurais mieux alors lui faire comprendre et sentir la haute estime où je vous tiens..."

- 25 août 1939, 1 p. 1/2 in-8 oblong. Gide ne peut soutenir le projet d'Isambert : "Je ne connais hélas ! aucun artiste qui soit digne et capable d'exécuter l'œuvre à laquelle vous songez... même en présentant quelque respectable valeur artistique, elle court trop de risque de trahir péniblement votre pensée..."

- 7 décembre 1947, 1/2 p. in-8. "Ne vous faites aucun souci au sujet de cet interview : il m'a paru parfait..."

On joint un dossier très intéressant comprenant :

- une notice d'Isambert sur André Gide, 6 pp. dactyl. in-f°.

- 1 l. dactyl. et 2 brouillons de l. d'Isambert à Gide, 2 brouillons de l. de condoléances d'Isambert à C. Lambert (la fille de Gide) et à M. Allégret, 1 télégr. de condoléances d'Isambert à C. Lambert et 1 carte de remerciements de celle-ci, pour la mort de Gide.

- 3 l.a.s. à R. Isambert de Sedat Jobe, ancien consul de la Gambie à Dakar, qui fit une thèse sur André Gide, 1 l.a.s. d'Isambert à Sedat Jobe, 1 l.a.s. de M. Mallion, doyen de la Faculté de Grenoble, à Isambert. (Catalogue

n° 91, mars 1975, n° 8629.)

Manuscrit autographe signé : "Billet à Angèle". St-Louis du Sénégal, 24 mars (1936). 3 pp. 3/4 in-f°. 725 F

Très intéressant manuscrit à propos de Henri Heine. Les idées politiques très libérales de l'auteur du *Buch des Lieder* (1827), le dernier des grands romantiques allemands, lui avait valu d'être censuré dans beaucoup d'États allemands. Il vécut en France depuis 1831 jusqu'à sa mort en 1856 et consacra une grande partie de son activité à favoriser une meilleure connaissance entre la France et l'Allemagne. Gide écrit : "Oui, je me suis tu lorsqu'on a fêté Henri Heine. La raison de mon silence d'hier, je puis bien aujourd'hui vous la dire. Il est vrai, Heine a charmé mon adolescence. Je l'aimais autant et plus que je n'aimais poète de France ; et même je lui garde un peu grief de m'avoir, lorsque j'étais d'âge encore tendre, invité à préférer à l'art certaine poésie flottante et vague... certain art musical sans contours arrêtés, qui, vis-à-vis de la forme, prenait ses aises et me persuadait flatteusement qu'on peut œuvrer sans grand effort ni exigence et simplement en se laissant aller... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Heine n'est pas seulement et, pour nous aujourd'hui, n'est pas surtout le poète du *Buch des Lieder*. C'est en raison de son intelligence et de sa perspicacité singulière, plus encore qu'en raison de son sémisme — Heine était né de parents juifs — que l'Allemagne de Hitler le répudia. Je m'apprêtais donc à louer ce que la causticité de son esprit alerte avait apporté à la nuageuse épaisseur allemande d'incisif, de décisif et d'aigu...". Gide donne ensuite de longues citations, avec des commentaires, de Heine lui-même, extraites de son ouvrage *De l'Allemagne*, publié en français en 1833. "Lors même que la moitié du peuple allemand vous aimerait (vous les Français), ajoute Heine, cette plus belle moitié c'est justement celle qui ne porte pas d'armes, celle dont l'amitié vous servirait peu". Oui, celle même que Hitler a subjuguée, baïllonnée, domptée. Et Heine conclut : "Dans tous les cas, Français, je vous conseille d'être sur vos gardes... tenez-vous toujours armés, demeurez tranquilles à votre poste, l'arme au bras. Je n'ai pour vous que de bonnes intentions, et j'ai presque été effrayé quand j'ai entendu dire dernièrement que vos ministres avaient le projet de désarmer la France...". Gide reprend : "Une fois de plus j'ai pensé : ah ! que n'avons-nous lié partie avec cette "plus belle moitié" du peuple allemand, alors que, pour un temps dont il eût fallu profiter, elle était la prépondérante et que l'autre moitié, la belliqueuse, s'était encore mal ressaisie ; alors qu'il était temps encore... C'est à l'internationalisme, non point au hitlérisme, au fascisme,

que l'idée de patrie doit céder...". (Catalogue n° 52, février 1967, n° 5280.) (A noter que ce texte, paru dans *Vendredi* du 10 avril 1936, n'a jamais été repris ailleurs.)

L.a.s. à Jean Royère. Abbaye de Pontigny, 29 août 1926. 1 p. 1/2 in-8, enveloppe jointe.

Gide remercie J. Royère de sa lettre et de son mandat. "J'ai pensé que pour les N°s suivants, il pourrait être intéressant de vous donner encore deux préfaces, fort importantes pour moi, mais à qui votre revue saurait garder l'air un peu confidentiel qui leur convient..." etc. Joint : la page de couverture et celle de faux-titre de l'*Oscar Wilde* de Gide avec dédicace aut. sig. à Madame Aurel. (Catalogue de la vente de la coll. de M. Henri Ledoux, Paris, Hôtel Drouot, 14-15 déc. 1972, n° 63.)

o

Communiqué par notre ami Patrick Pollard, de Londres, l'ensemble suivant d'extraits de catalogues :

L.a.s. à Albert Mockel, La Roque (1891-92), 2 pp. 1/2 in-8. 380 F

Très belle lettre de jeunesse. Gide demande à Albert Mockel de lui envoyer un numéro de *La Wallonie* (revue symboliste dirigée par Mockel) dans lequel a paru un texte de lui : "Je viens de vivre quelques jours à Paris ; Louis (Pierre Louÿs) m'a montré La Wallonie nouvelle où je vois ma prose... Je suis particulièrement heureux d'être en ce numéro, auprès d'un sonnet de mon ami Louis, d'un sonnet que j'aime et dont le premier quatrain est d'un rythme assez rare. Si vous vouliez être très gentil, vous m'enverriez cette Wallonie où n'écrivent presque que de mes amis... Depuis que je vous en ai causé, j'ai repris Chantefable (Chantefable un peu naïve, publié par Mockel en 1891), je trouve dans "Elles ignorent" de très délicates musiques, un charme de rythme que je m'étonne de n'avoir pas goûté d'abord. J'eus le plaisir, l'autre soir, au café, de rencontrer votre ami Merrill (le poète Stuart Merrill), il y a en lui une grande force de séduction et j'aime à me laisser séduire... certains faisaient de votre Chantefable une des trois œuvres les meilleures de cette dernière année ; comme ils disaient que mes cahiers (les Cahiers d'André Walter, 1891) en étaient une autre, vous pensez que je les approuvais sans scrupules..." — Rare de cette époque. (Catalogue de la Librairie Bernard Lohié, Paris, novembre 1966, n° 21.) (Texte plus long que le fragment publié par Gustave VANWELKENHUYZEN, André Gide, Albert Mockel et "La Wallonie". Lettres inédites, Bruxelles, 1971.)

L.a.s., 2 pp. in-12, 11 juin 1892.

Il n'a aucune rancune contre son correspondant. "*Je ne suis pas très fat de mes poésies et ne les trouve peut-être pas beaucoup meilleures que vous. D'ailleurs vous avez une manière de rabaisser mes vers en exaltant ma prose qui ne peut, vous pensez bien, que me flatter. La délicate et comme inavouée demande que vous me faites de mon Narcisse me charme et vous vaudra de le recevoir aussitôt...*" Etc. (Catalogue de la vente du 7 nov. 1968, Galerie Falmagne, Bruxelles, n° 173 bis.) (Référence à substituer à celle qui donne, pour ce fragment, le *Répertoire des Lettres* cité supra.)

Two A.L.s., 2 1/4 pp., 4° and 8°, Cuverville and Paris, 6 OCTOBER 1936 and 4 October 1937, to the German critic Ernst Robert Curtius : he thanks him in 1936 for a cutting ("*découpure*") ; in 1937, he arranges to meet him again in Paris ; he will not see him at the gathering arranged by "Charlie D.B.", where there will be too many other friends. "*De plus l'anniversaire de mon mariage va me rappeler à Cuverville pour quelques jours*" ; he therefore invites Curtius and his wife to tea on another day, "*rue Vaneau*", with "*Mme Théo, qui est très désireuse de vous revoir tous deux*". (Catalogue de la vente du 29 octobre 1974, Sotheby, Londres, n° 466.)

Typed l.s., with autograph postscript (5 lines with initials), 2 pp. 4°, Paris, 9.12.1938, to M. Mandel : he is dissatisfied with the declaration he dictated on the treatment of the Jews in Germany, being unqualified to throw new light on this agonising problem ; he expresses his "*indignation profonde devant un crime collectif qui dépasse en férocité... ce que l'on pouvait craindre d'un régime d'oppression*" ; he will not hold the German people responsible ; he deplores the weakness of French reactions ; and now sends a new version of his declaration for the *Revue Juive*. Frayed, a few small stains. (Catalogue de la vente du 1^{er} juillet 1975, Sotheby, Londres, n° 184.)

o

Offert sous le n° 37 dans le Catalogue d'octobre 1975 (n° 402) de la Librairie Simonson (Bruxelles) :

L.a.s., 1 p. in-8, à Eugène Montfort. 3 000 FB.
 "*Excellente idée d'adjoindre les noms très sympathiques et significatifs de Laforgue et de Léautaud. Je ne regrette qu'une chose, c'est de vous avoir laissé y penser le premier. Je communique votre projet de ... annonce précédant la liste du "comité" à Griffin... Voilà bien ce qui doit nous grouper (!!). J'espère qu'il adoptera ce texte sans y trop changer...*"

(Sic. Sans doute faut-il lire Lafargue au lieu de La-

forgue. Cette lettre est probablement d'octobre ou des tout premiers jours de novembre 1908, précédant de peu la sortie du "faux" premier numéro de *La N.R.R.*)

N° 248 du catalogue de *Livres illustrés modernes et Autographes* de la collection de M. B..., vendue aux enchères à l'Hôtel Drouot, les 17-18 novembre 1975 (M^e Paul Renaud, commissaire-priseur, et M. Marc Loliée, expert) :

L.a.s. à Eugène Montfort, romancier, directeur des *Marges* (20 janvier 1909), 2 pp. in-4°.

Il le remercie pour l'envoi des *Marges* et s'inscrit pour un abonnement. "Nous avons l'un et l'autre pris le bon parti ; notre alliance était belle en ce qu'elle affirmait de réciproque sympathie, mais elle nous poussait à quelque manifestation douteuse et d'incertaine signification. Les *Marges* et *La Nouvelle Revue Française* ... trouveront, dans le vaste champ de la littérature, place pour évoluer sans se gêner..." etc.

Même catalogue, n° 247 :

Ms. autogr. signé : Allocution "Hommage à la Hollande". 1 p. in-f°, corrections, ajouts, ratures.

"La Hollande est un petit pays. Mais dès l'antiquité la Grèce nous apprend qu'il appartient aux petits pays de réaliser de grandes choses et que ce n'est pas à la superficie couverte que se mesure la valeur des patries... Lorsqu'enfant je lisaïs dans mon dictionnaire "Le sol de la Hollande est surtout au-dessous du niveau de la mer", je m'émerveillais et souhaitais connaître l'histoire d'un peuple dont le point d'appui même est l'effet déjà d'une conquête..." Etc., etc...

Même catalogue, n° 30 : ex. de l'éd. de *Voyage au Congo & Le Retour du Tchad* ill. de 64 fotogr. de Marc Allégret (Gallimard, 1929, fort in-4°), avec l'envoi autographe suivant : "A André Ruijters / nonobstant / André Gide".

o

Offertes dans le Catalogue n° 146 (décembre 1975) de la Librairie Coulet & Faure (Paris) :

796. L.a.s. à H. Van de Putte. *La Roque-Baignard*, 20 sept. 1898, 4 pp. in-8°. 700 F

Dans *L'Ermitage* où Gide écrit chaque mois, il a, dit-il, écrit tout ce qu'il avait à dire sur Mallarmé et décline donc l'offre d'article de Van de Putte, suggérant de le confier à Ch.-L. Philippe qu'il aime beaucoup. Le lancement de la nouvelle revue, dont les rédacteurs lui paraissent bien choisis, le réjouit. "Seule, la déclaration m'effraie", ajoute-t-il, car les déclarations l'effraient toujours. Il n'en dira pas moins ce qu'il en pen-

se. Pour le moment, l'amitié ("*Jammes est ici*") et le travail l'absorbent : "*l'un prend tout le temps que me laisse l'autre*". Il écrit "*des choses de longue haleine*", et n'ose promettre sa collaboration de peur de ne pouvoir faire face à ses promesses. "*Je ne sais plus rien écrire de court, crois-le !*"

797. L.a.s. à Hirsch. 18 déc. 1947. 1 p. in-8°. 200 F
Devant s'absenter de Paris un certain temps, Gide donne quelques directives concernant son ouvrage à paraître (sans doute l'adaptation du *Procès de Kafka*). "*Avertir J.-L. Farrault*", écrit-il notamment, "*qu'un nombre X d'exemplaires est mis à sa disposition...*"

798. L.a.s. à Van de Putte. S.d., 3 pp. in-12. 600 F
Gide a trouvé au "*Mercur*" les exemplaires dédicacés que certains de ses amis devaient recevoir et ne s'étonne donc plus de la lettre de Claude Van de Putte. Sensible à cette lettre qu'il trouve "*charmante*", il l'assure que sa propre sympathie pour lui est "*réci-proque et donc si délicieuse*". Il a reçu *Le Coq Fouge*, y a lu et relu les pages signées de son correspondant : "*Comment*", déclare-t-il, "*ne serais-je pas heureux de voir mon nom joint à quelques pièces que j'aime*". Il a aimé aussi des pages de Rency, la dernière en particulier qu'il a jugé "*excellente*". "*Il est plus aisé*", ajoute-t-il, "*de le dire à vous qu'à lui, comme il m'était plus aisé de vous louer en écrivant à X...*". Cette collaboration "*d'une ingéniosité si charmante*" entre Rency et Van de Putte le ravit et lui fait envier "*les joies charmantes*" qu'ils doivent y trouver.

CHRONIQUE
BIBLIOGRAPHIQUE

GIDE : RÉÉDITIONS ET INÉDITS

Les "Éditions du Grésivaudan" d'André Philippe, éditeur à Grenoble, ont réalisé, achevée d'imprimer le 17 octobre 1974, une édition de grand luxe de *La Symphonie pastorale*, illustrée de seize lithographies originales de Daniel SCIORA (artiste né en 1945, ancien élève de l'atelier Mac Avoy) : un volume en feuilles, sous emboîtement de toile bleue, 35,5 x 26,5 cm, 203 pp., accompagné (pour les 96 premiers exemplaires) d'un portefeuille 54 x 36 cm, également recouvert de toile bleue. Tirage :

16 ex. sur Japon nacré, numérotés de 1 à 16 (le portefeuille contient : 1 gouache originale, 2 dessins, 1 suite sur Japon nacré, 1 suite sur Vélin d'Arches et 1 suite sur soie) ;

30 ex. sur Vélin d'Arches, numérotés de 17 à 46 (le portefeuille contient : 1 dessin, 1 suite sur Japon nacré, 1 suite sur Vélin d'Arches et 1 suite sur soie) ;

50 ex. sur Vélin d'Arches, numérotés de 47 à 96 (le portefeuille contient : 1 suite sur Vélin d'Arches et 4 lithographies imprimées sur soie) ;

203 ex. sur Vélin d'Arches, numérotés de 97 à 299 ;

quelques ex. de collaborateurs et d'artiste, numérotés en chiffres romains.

Dans la collection des "Grands Romans contemporains" (Genève : Éditions Famot, 1974, diffusion François Beauval) : *La Porte étroite*, un vol. relié simili cuir rouge, décor or et incrustations noires, 18 x 11,5 cm, 255 pp. + 8 ill. fotogr. hors-texte. Le texte de Gide est suivi d'un essai d'Albert DEMAZIÈRE : "Les extrêmes me touchent" (pp. 235-49).

Des lettres inédites ont été publiées aux tomes X et XI des *Œuvres complètes* d'Antonin ARTAUD (Paris : Galli-

mard, 1974, 331 et 367 pp.) : *Lettres écrites de Rodez, 1943-1944 et 1945-1946* : lettres d'Artaud à Gide, Rodez, 30 janvier 1944 (t. X, pp. 190-2), et Rodez, 22 février 1946 (t. XI, pp. 170-2), lettres de Gide à Artaud, Paris, 29 mai 1945 (t. XI, p. 326), et Le Caire, 28 mars 1946 (t. XI, pp. 326-7).

TRADUCTIONS

Deux traductions récentes nous sont parvenues :

- André Gide, *Y Porth Cyfyng*. Cyfieitiad gan ELFNID JONES. Astudiaeth gan Bruce Griffiths. Dinbych : Academi Gymreig, 1975. (Un vol. br., 18,5 x 12 cm, 156 pp.) Traduction galloise de *La Porte étroite*, précédée d'une notice sur Gide ("Bywyd a gwaith André Gide", pp. 5-7) et du "projet de préface" de 1912 (pp. 8-9), suivie du fragment retrouvé par Jean Schlumberger en 1959 (p. 148) et d'une étude de Bruce Griffiths ("Astudiaeth", pp. 149-56).

- André Gide, *Die Verliese des Vatikan* : un vol. 18 x 10,5 cm, 208 pp. (DM 5.80, ach. d'impr. Octobre 1975), traduction allemande des *Caves du Vatican*, par Ferdinand HARDEKOPF, n° 1106 de la coll. de poche "DTV" (Deutscher Taschenbuch Verlag) qui a déjà publié : *Der schlechtfesselte Prometheus & Theseus* (n° 31), *Stirb und Werde* (*Si le grain ne meurt*, n° 304), *Die Schule der Frauen* (*L'École des Femmes*, n° 382), *Die Pastoral-symphonie & Die Heimkehr des verlorenen Sohnes* (*La Symphonie pastorale et Le Retour de l'Enfant prodigue*, n° 426), *Die Falschmünzer* (*Les Faux-Monnayeurs*, n° 643) et, en 1974, *Uns nährt die Erde & Uns nährt des Hoffnung* (*Les Nourritures terrestres et Les Nouvelles Nourritures*, n° 1030).

LIVRE SUR GIDE

Karin Nordenhaug CIHOLAS, *Gide's Art of the Fugue. A thematic Study of "Les Faux-Monnayeurs"*. North Carolina Studies in the Romance Languages and Literatures (Essays, 6), 1975. Un vol., 23 x 15,5 cm, 125 pp., \$ 6.00 (Diffusé par International Scholarly Book Service, Inc., P.O. Box 4347, Portland, Ore. 97208, U.S.A.).

DANS LES LIVRES, REVUES ET JOURNAUX

Littérature Française (Paris : Arthaud, 16 vol. 22 x

17,5 cm), 12^e volume paru (ach. d'impr. 15 juillet 1975) : *Le XX^e Siècle, I : 1896-1930*, par Pierre-Olivier WALZER, professeur à l'Université de Berne (461 pp. + 20 pp. ill. hors-texte) : "Littérature et Politique" (3 chap.), "Littérature et Société" (3 chap.), "Orientations nouvelles" (2 chap.), "Le Mouvement littéraire" (5 chap.) et 8 chap. consacrés aux "Grands Créateurs" : Péguy, Proust, Claudel, GIDE (pp. 296-309), Valéry, Colette, Ramuz et Apollinaire ; "Dictionnaire des auteurs", "Bibliographie" (GIDE, pp. 426-7) et "Tableau synoptique".

Dans *Le Pacte autobiographique* (Paris : Éd. du Seuil, coll. "Poétique", 1975, un vol. br., 20,5 x 13,5 cm, 368 pp., 55 F), Philippe LEJEUNE a recueilli, parmi d'autres études sur Rousseau, Stendhal, Sartre, Leiris..., son article sur "Gide et l'autobiographie" (paru dans *André Gide* 4).

Signalons un livre dont nous n'avons pas encore pris connaissance, mais que la publicité de l'éditeur présente ainsi : "Un familier de Gide et de Jacques Doriot parle des années noires" : *Les risques de la sincérité ou La petite histoire rejoint la grande*, par Maurice LIME (Paris : La Pensée Universelle, 1975, un vol. br., 19 x 14 cm, 256 pp., 34,30 F). On se rappelle que Maurice Lime (pseudonyme de Maurice Kirsch) avait publié en 1952 un *Gide, tel je l'ai connu*.

Sous le titre "Huxley, Morand, Gide", Alfred FABRE-LUCE a donné à *La Nouvelle Revue des Deux Mondes* d'octobre 1975 (pp. 59-70) des extraits de son livre de souvenirs paru depuis chez Robert Laffont (Paris), *Les Heures les plus précieuses*.

Dans le vol. 3 de la série *André Malraux* (1975), dirigée aux Lettres Modernes par notre ami Walter G. Langlois, livraison intitulée "Influences et affinités", une étude de Denis BOAK, pp. 31-49 : "Malraux et Gide".

Compte rendu, sous le titre : "Gide in question", par Peter FAWCETT, du tome II des *Cahiers de La Petite Dame*, dans *The Times Literary Supplement* du 4 juillet 1975, p. 741. Notre ami Peter Fawcett nous précise d'autre part que le compte rendu de l'édition Davies de *L'Immoraliste* signalé dans le dernier *BAAG* (p. 64) a paru, non pas dans le *TLS*, mais dans *The Times Educational Supplement*, et qu'il n'était pas anonyme, mais signé R. BEAR.

Deux articles dont l'auteur, le Prof. Wolfgang THEILE a bien voulu nous faire tenir des tirés à part : "Gide : *Les Faux-Monnayeurs*", paru dans *Der Französische Roman*, recueil publié sous la direction de Klaus Heitmann (Düss-

eldorf : August Bagel Verlag, 1975), pp. 136-54 (et notes pp. 334-7) ; "Stoffgeschichte und Poetik — Literarischer Vergleich von Ödipus-Dramen (Sophokles, Corneille, Gide)", paru dans *Arcadia* (Zeitschrift für Vergleichende Literaturwissenschaft), Band 10, Heft 1, pp. 34-51.

Suite à son numéro de décembre 1974, la revue *Esprit* publie en janvier 1976 une livraison intitulée *Lecture II* — où on lira, d'Auguste ANGLÈS, "Quelques lectures du premier groupe de la N.R.F.". Mais il nous faut hélas déplorer que le premier volume de l'ouvrage tant attendu de l'auteur, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française*, prévu depuis deux ans pour paraître dans la "Bibliothèque des Idées", semble se trouver indéfiniment ajourné aux Éditions Gallimard...

TRAVAUX EN COURS

M. Rudolf MAURER : "Le *Retour de l'U.R.S.S.* d'André Gide. Genèse, fond, réactions" (mémoire pour le Diplôme de l'Institut Universitaire des Hautes Études Internationales de Genève).

Miss Anne FELTHAM : "André Gide et la responsabilité sociale de l'écrivain" (thèse de doctorat, Université d'Oxford).

M^{me} Dominique DEMANGEAT : "Histoire des *Feuillets* du *Journal 1940* d'André Gide" (mémoire pour la Maîtrise de Lettres modernes de l'Université de Lyon II).

Miss Joyce CUNNINGHAM trzvailla à l'établissement, sur ordinateur à l'Université de Waterloo (Canada), d'une concordance de *La Symphonie pastorale*.

Dans son n° 4 de Noël 1975, *LIFE*, "le magazine des livres" dirigé par Bernard Pivot, a sélectionné *LES CAHIEPS DE LA PETITE DAME* (tome II), comme un des "Meilleurs Livres 1975", ainsi présenté :

"La vie publique et privée d'André Gide et tout un groupe d'écrivains, parmi lesquels Martin du Gard et le jeune Malraux, racontée par un témoin privilégié, au regard vif et à la plume alerte. Ce tome contient notamment l'histoire de l'engagement de Gide en faveur de l'URSS, puis de son désengagement. Tout un milieu, toute une époque revivent ici. Une société littéraire comme il n'en existe plus." (p. 204)

PUBLICATIONS DU
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
(UNIVERSITÉ LYON II)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ÉTUDES ET TRAVAUX

Histoire de la Revue. — Documents rares ou inédits. — Liste chronologique des sommaires. — Index des auteurs et de leurs contributions. — Index de la rubrique des Revues

Volumes brochés, 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 exemplaires numérotés

- I LA PREMIÈRE N.R.F. (1908-1914)
En préparation.
- II LA N.R.F. DE JACQUES PIVIÈRE (1919-1925)
160 pp., 1975. 15,00 F
- III LA N.R.F. DE GASTON GALLIMARD (1925-1934)
A paraître en mars 1976.
- IV LA N.R.F. DE JEAN PAULHAN (1935-1940)
A paraître en octobre 1976.
- V LA N.R.F. DE DRIEU LA ROCHELLE (1940-1943)
90 pp., 1975. 15,00 F
- VI LA DERNIÈRE N.R.F. (1951-1969)
En préparation.

Commandes à adresser, accompagnées de leur règlement (chèque libellé à l'ordre de l'*Association des Amis d'André Gide*), au Secrétariat de l'AAAG. — Une facture, en un ou plusieurs exemplaires, sera établie sur demande.

Les acquéreurs des deux premiers volumes parus peuvent souscrire aux suivants, qui leur seront alors envoyés dès parution et facturés avec une remise spéciale de 20 %.

INVENTAIRE DES TRADUCTIONS
DES ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE

(II)

42. ANDRÉ GIDE. *AYRI YOL*. Çeviren : TAHSIN YÜCEL. İstanbul : Varlık Yayenevi, 1960. (Vol. br., 16,5 x 12 cm, 102 pp.).

Traduction turque de *L'Immoraliste*.

43. ANDRÉ GIDE. *L'IMMORALISTA*. Traduzione di ORESTE DEL BUONO. Milano : Rizzoli Editore, "Biblioteca Universale", 1958. (Vol. br., 15,5 x 10 cm, 153 pp.).

Traduction italienne de *L'Immoraliste* (ach. d'impr. mars 1958), précédée d'une "Nota" (pp. 5-10) du traducteur.

44. ANDRÉ GIDE. *A VATIKÁN PINCÉI*. Fordította KÖNIG GYÖRGY. Budapest : Franklin-Társulat Kiadása, "Külföldi Regényírók", s.d. (Vol. br., 19 x 12,5 cm, 240 pp.).

Traduction hongroise des *Caves du Vatican*.

45. ANDRÉ GIDE. *ȘCOALA FEMEILOR. ROBERT*. Traducere și postfață de IRINA ELIADE. București : Editura pentru Literatură Universală, 1968. (Vol. br., 19 x 12 cm, 191 pp.).

Traductions roumaines de *L'École des Femmes* et de *Robert*, suivies (pp. 150-87) d'une postface de la traductrice.

46. ANDRÉ GIDE. *HVIS HVEDEKORNET IKKE DØR*. Oversat af GERDA BENZON og OTTO GELSTED. København : Steen Hasselbachs Forlag, 1963. (Vol. br., 19 x 11,5 cm, 314 pp.).

Traduction danoise de *Si le grain ne meurt* (ach. d'impr. : octobre 1963).

47. ANDRÉ GIDE. *FRUITS OF THE EARTH*. Harmondsworth, Middlesex, England : Penguin Books, "Penguin Modern Clas-

sics", 1970. (Vol. br., 18 x 11 cm, 221 pp.).

Traduction anglaise anonyme (par Dorothy BUSSY) des *Nourritures terrestres* (pp. 5-136) et des *Nouvelles Nourritures* (*Later Fruits of the Earth*, pp. 137-221), d'abord publiée par Secker & Warburg (Londres) en 1949.

48. ANDRÉ GIDE. *DER SCHLECHTGEFESSELTE PROMETHEUS. THESEUS*. München : Deutscher Taschenbuch Verlag, 1962. (Vol. br., 18 x 10,5 cm, 137 pp.).

Traduction allemande du *Prométhée mal enchaîné* (par Maria SCHAEFER-RÜMELIN, pp. 5-72) et de *Thésée* (par Ernst Robert CURTIUS, pp. 73-137). Édition de poche, ach. d'impr. janvier 1962.

49. ANDRÉ GIDE. *NEDOKONČENÉ VYZNÁNÍ*. Podle francouzské předlohy přeložil MILOŠ HLÁVKA a JINDŘICH HOŘEJŠÍ. Praha : Evropský Literární Klub, 1936. (Vol. relié, 21,5 x 14 cm, 247 pp.).

Traduction tchèque de *L'École des femmes* (*Škola žen*, pp. 7-96, par M. Hlávka), de *Robert* et de *Geneviève* (*Robert*, pp. 97-144, *Jenovefa*, pp. 145-238, par J. Hořejší), suivie d'une postface (pp. 239-46) par Miloš Hlávka.

50. ANDRÉ GIDE. *PONAREJEVALCI DENARJA*. Prevedel : BOGOMIL FATUR. Ljubljana : Državna Založba Slovenije, 1964. (Vol. relié, 19 x 12 cm, 368 pp.).

Traduction slovène des *Faux-Monnayeurs*.

51. ANDRÉ GIDE. *MADELEINE*. Translated from the French with an introduction and notes by JUSTIN O'BRIEN. New York : Alfred A. Knopf, 1952. (Vol. relié, 19,5 x 13 cm, XXVI-100 pp.).

Traduction anglaise d'*Et nunc manet in te*, avec un portrait de Madeleine Gide en frontispice, une introduction (pp. V-XXIV) et des notes du traducteur, qui a fait suivre *Et nunc* et le *Journal intime* d'une "Letter to an Unidentified Correspondent", du 17 avril 1928, extraite du t. XV des *Œuvres complètes* de Gide.

52. ANDRÉ GIDE. *VATIKANSKE JEČE*. Prevedel : ANTON OC-VIRK. Ljubljana : Cankarjeva Založba, 1965. (Vol. br., 17,5 x 11,5 cm, 287 pp.).

Traduction slovène des *Caves du Vatican*, précédée de "André Gide ali odčarani Narcis" (pp. 5-65) par le traducteur.

53. ANDRÉ GIDE. *PROMETEO MAL ENCADENADO*. Traducción : EMILIO OLCINA AYA. Barcelona : Editorial Fontamara, 1974. (Vol. br., 16,5 x 11,5 cm, 133 pp.).

Traduction espagnole du *Prométhée mal enchaîné*.

54. ANDRÉ GIDE. *CĂLĂTORIE ÎN CONGO*. Note de drum. Traducere de IULIA SOARE. București : Editura Univers, 1971. (Vol. br., 19 x 11,5 cm, 248 pp.).

Traduction roumaine de *Voyage au Congo*.

55. ANDRÉ GIDE. *THE IMMORALIST*. A New Translation by RICHARD HOWARD. With an Introduction and Afterword by Albert J. Guerard. New York : Bantam Books, "Bantam Modern Classics", 1970. (Vol. br., 18 x 10,5 cm, XXX-130 pp.).

Seconde traduction anglaise (après celle de Dorothy Bussy, publiée en 1930) de *L'Immoraliste*, d'abord parue en avril 1970 chez Alfred A. Knopf. Cette édition en collection de poche a été achevée d'impr. en octobre 1970. Le texte est précédé d'une "Translator's Note" (pp. VII-VIII) et d'une "Introduction : Turmoil and the Ordering of Memory", par A.J. Guerard (pp. IX-XXII), datée de 1968 ; il est suivi de "Afterword : *The Immoralist* : An Interpretation", par A.J. Guerard (pp. 109-24), de "Two Dissenting Opinions on *The Immoralist*", par André Gide et Thomas Mann (pp. 125-8), et d'une brève note anonyme "About the Author" (p. 129).

56. ANDRÉ GIDE. *SI LA SEMILLA NO MUERE... Autobiografía*. Traducción de LUIS ECHÁVARRI. Buenos Aires : Editorial Losada S.A., 1962. (Vol. br., 20 x 14,5 cm, 255 pp.).

Troisième édition (les deux premières ayant paru les 7 septembre 1951 et 9 avril 1956) de cette traduction espagnole de *Si le grain ne meurt*. Achevée d'impr. le 2 avril 1962. Couverture trichrome illustrée d'un dessin de Baldessari.

57. ANDRÉ GIDE. *PASTORAL SENFONİ*. Çeviren : MUHTAR KÖRÜKÇÜ. İstanbul : Varlık Yayınevi, 1957. (Vol. br., 16,5 x 12 cm, 79 pp.).

Traduction turque de *La Symphonie pastorale*, ach. d'impr. en août 1957. Deuxième édition en 1959.

58. ANDRÉ GIDE. *LE SEGRETE DEL VATICANO*. Traduzione di ORESTE DEL BUONO. Milano : Rizzoli Editore, "Biblioteca Universale", 1955. (Vol. br., 15,5 x 10 cm, 248 pp.).

Traduction italienne des *Caves du Vatican*, ach. d'impr. en février 1955. Précédée d'une "Nota" (pp. 5-14) du traducteur.

59. ANDRÉ GIDE. *LA PORTA STRETTA. I FALSARI. LA SCUOLA DELLE MOGLI*. Milano : Club degli Editori, 1966, "Scrittori del Mondo : i Nobel". (Vol. rel. toile rouge, décor or, 18 x 10,5 cm, XLVIII-766 pp.).

Dans une collection consacrée aux Prix Nobel (le dos porte pour seul titre : 1947. *André Gide*), un recueil (ach. d'impr. en décembre 1966) des traductions italiennes de *La Porte étroite* (par ORESTE DEL BUONO, pp. 1-132, trad. originellement parue à Milan en 1925), des *Faux-Monnayeurs* et du *Journal des Faux-Monnayeurs* (par ORESTE DEL BUONO, pp. 133-569, trad. originellement parue à Milan en 1947) et de la trilogie de *L'École des Femmes* (par LIBERO BIGIARETTI, pp. 571-742, trad. originellement parue à Milan en 1930-49), précédées d'une introduction d'Oreste del Buono ("André Gide", pp. IX-XLVII) et suivies de "Note" (pp. 743-7) : "La Vita — Le Opere — Edizioni e traduzioni — La Critica".

60. ANDRÉ GIDE. *DÜNYA NİMETLERİ*. Çeviren : TAHSİN YUCEL. İstanbul : Varlık Yayınevi, 1963. (Vol. br., 16,5 x 12 cm, 118 pp.).

Deuxième édition de cette traduction turque des *Nourritures terrestres*, ach. d'impr. en mars 1963 (première éd. en février 1959).

61. ANDRÉ GIDE. *GÜNCE'DEN SEÇMELEK (1889-1949)*. Çeviren : NECİP ALSAN. İstanbul : Varlık Yayınevi, 1961. (Vol. br., 16,5 x 12 cm, 108 pp.).

Précédée d'une préface ("Baslarken", p. 3) et suivie d'une postface ("Bitirirken", p. 108) du traducteur, traduction turque d'extraits du *Journal*. Ach. d'impr. en septembre 1961.

62. ANDRÉ GIDE. *DENEMELER*. Çeviren : SUUT KEMAL YETKİN. İstanbul : Varlık Yayınevi, 1962. (Vol. br., 16,5 x 12 cm, 80 pp.).

Deuxième édition (ach. d'impr. en octobre 1962) de cette traduction turque (première éd. en juin 1955) d'*essais* divers, en textes intégraux ou en extraits, précédés d'un avant-propos du traducteur ("Önsöz", pp. 3-4) : "A propos des *Déracinés*", "De l'Influence en Littérature", VI^e "Lettre à Angèle", "Oscar Wilde", "Du Classicisme", "Les dix romans français que...", "L'art naît de contrainte", "Nationalisme et Littérature", "Première visite de l'Interviewer", "Stéphane Mallarmé", "Paul Valéry", I^e "Interview imaginaire". (Extraits de *Prétextes, Nouveaux Prétextes, Incidences et Interviews imaginaires*.)

63. *THE JOURNALS OF ANDRÉ GIDE — 1889-1949*. Edited, translated, abridged, and with an Introduction by JUSTIN O'BRIEN. New York : Vintage Books, 1956. (2 vol. br., 18,5 x 11 cm, XII-354-XV et IV-368-XII pp.).

Extraits de la traduction anglaise du *Journal* (parue en texte intégral chez Alfred A. Knopf, New York, 4 vol., 1947-51). Le vol. I est précédé d'une introduction (pp. V-XII) ;

cun des deux tomes comporte des notes du traducteur et un *index* (beaucoup plus développé que celui de l'édition française du *Journal*).

64. ANDRÉ GIDE. *CORYDON. Vier sokratische Dialoge.* Deutsche von JOACHIM MORAS. S.l. : Suhrkamp Verlag, 1964. (Vol. relié, 18 x 11 cm, 163 pp.).

Traduction allemande de *Corydon* (originellement parue en 1932, Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt).

65. ANDRÉ GIDE. *LA SECUESTRADA DE POITIERS.* Traducción de MICHÈLE POUSA. Barcelona : Tusquets Editor, 1969, "Cuadernos Infimos, 6". (Vol. br., 18 x 10,5 cm, 79 pp.).

Traduction espagnole de *La Séquestrée de Poitiers*, précédée d'un essai : "André Gide : Investigador", par Ricardo Muñoz Suay (pp. 7-13), directeur de la collection "Cuadernos Infimos".

66. ANDRÉ GIDE. *EL REGRESO DEL HIJO PRODIGO.* Versión de X. VILLARRUTIA. Barcelona : Tusquets Editor, 1971, "Cuadernos Marginales, 19". (Vol. br., 18 x 10,5 cm, 38 pp.).

Traduction espagnole du *Retour de l'Enfant prodigue*, originellement parue dans la collection "El Clavo ardiendo" (México : Editorial Séneca). Couverture illustrée par Angel Jové.

67. ANDRÉ GIDE. *ISABELLE. PÁSZTORÉNEK. Két Regény.* Forditotta : ALBERT GYERGYAI. Budapest : Pantheon-Kiadás, s.d. (Vol. relié toile bleue, 18,5 x 12 cm, 222 pp.).

Traduction hongroise d'*Isabelle* (pp. 5-131) et de *La Symphonie pastorale* (pp. 133-222).

68. ANDRÉ GIDE. *A PÉNZHAMISÍTÓK.* Forditotta : RÉZ PÁL. Budapest : Európa Könyvkiadó, 1966. (Vol. relié toile bleue, 19 x 12 cm, 399 pp.).

Traduction hongroise des *Faux-Monnayeurs*, tirée à 15 800 exemplaires.

69. ANDRÉ GIDE. *DIARIO (1889-1949).* Traducción de MIGUEL DE AMILIBIA. Buenos Aires : Editorial Losada, S.A., 1964, "Collección Cumbre". (Vol. relié cuir rouge, décor or, 20 x 12,5 cm, 1533 pp.).

Première traduction espagnole intégrale du *Journal*, illustrée d'un portrait de Gide en frontispice (photographie), précédée d'une Note de l'Éditeur (pp. 7-8) et suivie d'un "Indice de Nombres y Obras citados" (pp. 1491-1532). Le texte du *Journal* est suivi de celui d'*Et nunc manet in te* et du *Diario íntimo*. Ach. d'impr. : 25 mars 1964.

70. *AFTERTHOUGHTS. A SEQUEL TO BACK FROM THE U.S.S.R.* By ANDRÉ GIDE. Translated by DOROTHY BUSSY. London : Martin Secker and Warburg Ltd, s.d. (Vol. relié toile bleue, 18,5 x 11,5 cm, 142 pp.).

Traduction anglaise de *Retouches à mon Retour de l'URSS*. Le titre au dos et le titre courant intérieur est : *Afterthoughts on the U.S.S.R.*

71. ANDRÉ GIDE. *ISABELLE*. Vertaling J.C. BLOEM. Amsterdam : Uitgeverij De Bezige Bij, 1963, "Literaire Pocket, 98". (Vol. br., 18 x 10,5 cm, 120 pp.).

Traduction néerlandaise d'*Isabelle*.

72. ANDRÉ GIDE. *GERTRUDE. PASTORALE-SYMFONIE*. Oversat af KAREN-MARIE ESMANN. København : Hans Reitzel, 1961. (Vol. br., 20 x 12,5 cm, 91 pp.).

Traduction danoise de *La Symphonie pastorale*. Couverture en quadrichromie, illustrée (le sous-titre y est : *Pastoralsymfonien*).

73. ANDRÉ GIDE. *SO BE IT or THE CHIPS ARE DOWN*. Translated from the French, with an Introduction and Notes, by JUSTIN O'BRIEN. London : Chatto & Windus, 1960. (Vol. relié toile noire, 20 x 13 cm, XIV-166-IX pp.).

Traduction anglaise d'*Ainsi soit-il ou Les Jeux sont faits* précédée d'une "Introduction" du traducteur (pp. VII-XIV), avec des notes, et suivie d'un index (pp. I-VII) et d'une "Note on the Author" (p. IX).

74. ANDRÉ GIDE. *PASTORALNA SIMFONIJA*. Poslovenil, spremno besedo in pojasnila napisal RADO BORDON. Maribor : Založba Obzorja, 1962. (Vol. relié, 18 x 12 cm, 100 pp.).

Traduction slovène de *La Symphonie pastorale*, suivie de notes ("Pojasnila", pp. 83-8) et d'un essai ("Beležka o Pisatelju", pp. 89-98) du traducteur.

75. ANDRÉ GIDE. *PALUDES. PROMETEU RĂU ÎNLĂNȚUIT*. Traducere și prefață de VLADIMIR COLIN. București : Editura pentru Literatură Universală, 1969. (Vol. br., 19 x 12 cm, 176 pp.).

Traduction roumaine de *Paludes* et du *Prométhée mal enchaîné*, précédée d'une préface du traducteur (pp. 5-10).

76. ANDRÉ GIDE. *ROMANE UND LYRISCHE PROSA*. Herausgegeben mit einem Nachwort von Gisela Schlientz. Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt, s.d. (Vol. relié toile grise, 20 x 12,5 cm, 508 pp.).

Traductions allemandes des *Nourritures terrestres* (*Uns Nährt die Erde*, par HANS PRINZHORN, pp. 7-115), de *L'Immoraliste* (*Der Immoralist*, par GISELA SCHLIENTZ, pp. 117-229), des *Caves du Vatican* (*Die Verliese des Vatikan*, par FERDINAND HARDEKOPF, pp. 231-434) et des *Nouvelles Nourritures* (*Uns Nährt die Hoffnung*, par GISELA SCHLIENTZ, pp. 435-88), suivies d'un "Nachwort" (pp. 489-508) par Gisela Schlientz.

77. ANDRÉ GIDE. *SÄMTLICHE ERZÄHLUNGEN*. Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt, 1965. (Vol. relié toile grise, 20 x 12,5 cm, 646 pp.).

Traductions allemandes du *Voyage d'Urien* (*Die Reise Uriens*, par MARIA SCHAEFER-RÜMELIN, pp. 5-54), de *Paludes* (*Paludes*, par MARIA SCHAEFER-RÜMELIN, pp. 55-118), du *Prométhée mal enchaîné* (*Der Schlechtgefesselte Prometheus*, par MARIA SCHAEFER-RÜMELIN, pp. 119-60), du *Retour de l'Enfant prodigue* (*Die Heimkehr des Verlorenen Sohnes*, par FERDINAND HARDEKOPF, pp. 161-80), de *La Porte étroite* (*Die enge Pforte*, par MARIA HONEIT, pp. 181-298), d'*Isabelle* (*Isabelle*, par MARIA HONEIT, pp. 299-381), de *La Symphonie pastorale* (*Die Pastoral-symphonie*, par BERNARD GUILLEMIN, pp. 383-440), de *L'École des Femmes* (*Die Schule der Frauen*, par KÄTHE ROSENBERG, pp. 441-504), de *Robert* (*Robert*, par KÄTHE ROSENBERG, pp. 505-38), de *Geneviève* (*Geneviève oder Ein unvollendetes Bekenntnis*, par ERICH FLOOG, pp. 539-604) et de *Thésée* (*Theseus*, par ERNST ROBERT CURTIUS, pp. 605-45). Volume paru en février 1965, n° 122 de la coll. "Die Bücher der Neunzehn".

78. ANDRÉ GIDE. *VATIKÁNSKÉ KOBKY. Bláznovská fraška*. Přeložil JOSEF POSPÍŠIL. Praha : Odeon, 1967, "Světová Četba, Sv. 381". (Vol. br., 16,5 x 11 cm, 236 pp.).

Traduction tchèque des *Caves du Vatican*, tirée à 15 000 exemplaires.

79. *DIE ENGE PFORTE*. Roman von ANDRÉ GIDE. Mit 6 Zeichnungen von J. J. Vrieslander. Die Übertragung besorgte FELIX PAUL GREVE. Berlin-Westend : Erich Reiss Verlag, 1909. (Vol. br., 20,5 x 15 cm, 240 pp.).

Traduction allemande de *La Porte étroite*, achevée d'imprimer en février 1909 à Leipzig.

80. ANDRÉ GIDE. *TEZEU. DIN FILE DE TOAMNĂ*. Traducere și prefață de IRINA ELIADE. București : Editura Univers, 1971. (Vol. br., 19 x 11,5 cm, 147 pp.).

Traduction roumaine, précédée d'une préface de la traductrice (pp. 5-13), de *Thésée* (pp. 15-82) et d'extraits de *Feuilles d'automne* (pp. 83-144) : "Printemps", "Jeunesse", "Ma Mère", "La Journée du 27 septembre" et "Dindiki".

INDEX DES LANGUES

- | | |
|--|--|
| Afrikaans : 27. | Italien : 3, 22, 36, 43, 58, 59. |
| Albanais : 4. | Néerlandais : 6, 19, 33, 35, 72. |
| Allemand : 2, 14, 26, 30, 37, 40,
48, 64, 76, 77, 79. | Norvégien : 17. |
| Anglais : 1, 7, 20, 47, 51, 55,
63, 70, 73. | Polonais : 13, 23. |
| Danois : 15, 24, 28, 46, 72. | Portugais : 12, 29. |
| Espagnol : 11, 21, 34, 53, 56,
65, 66, 69. | Roumain : 5, 31, 41, 45, 54, 75,
80. |
| Finois : 9. | Slovène : 50, 52, 74. |
| Hongrois : 39, 44, 67, 68. | Suédois : 10, 18. |
| Islandais : 16. | Tchèque : 32, 49, 78. |
| | Turc : 8, 25, 38, 42, 57, 60,
61, 62. |

INDEX DES ŒUVRES

- | | |
|---|---|
| Ainsi soit-il : 5, 73. | Paludes : 1, 75, 77. |
| Amyntas : 3. | Poésies d'André Walter (Les) :
3. |
| Bethsabé : 3, 39. | Philoctète : 26, 39. |
| Caves du Vatican (Les) : 18, 19,
29, 34, 44, 52, 58, 76, 78. | Porte étroite (La) : 28, 36, 38,
59, 77, 79. |
| Corydon : 21, 64. | Prétextes : 62. |
| "Danse des Morts (La)" : 3. | Prométhée mal enchaîné (Le) : 1,
2, 48, 53, 75, 77. |
| École des Femmes (L') : 27, 33,
45, 49, 59, 77. | Potouches à mon Retour de l'U.R.
S.S. : 70. |
| Et nunc manet in te : 5, 51, 69. | Retour de l'Enfant prodigue
(Le) : 39, 66, 77. |
| Faux-Monnayeurs (Les) : 8, 24,
50, 59, 68. | Retour de l'U.R.S.S. : 13. |
| Feuillets d'automne : 80. | Robert : 33, 45, 49, 59, 77. |
| Geneviève : 33, 49, 59, 77. | Saül : 14. |
| Immoraliste (L') : 12, 42, 43,
55, 76. | Séquestrée de Poitiers (La) :
41, 65. |
| Incidences : 62. | Si le grain ne meurt : 9, 10,
22, 23, 35, 37, 46, 56. |
| Interviews imaginaires : 62. | Souvenirs de la Cour d'Assises :
40, 41. |
| Isabelle : 11, 16, 27, 67, 72,
77. | Symphonie pastorale (La) : 27,
32, 57, 67, 72, 74, 77. |
| Journal : 5, 61, 63, 69. | Thésée : 7, 17, 48, 77, 80. |
| Journal des Faux-Monnayeurs :
20, 59. | Traité du Narcisse (Le) : 3. |
| Notes sur Chopin : 30. | Voyage au Congo : 4, 54. |
| Nourritures terrestres (Les) :
3, 15, 31, 47, 60, 76. | Voyage d'Urien (Le) : 3, 77. |
| Nouveaux Prétextes : 62. | |
| Nouvelles Nourritures (Les) :
3, 6, 25, 31, 47, 76. | |

(à suivre)

VARIA

• DONS A LA BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE • M^{me} Catherine GIDE, M^{lle} Hélène RUFENACHT, MM. Claude MARTIN, Bernard MELET, Eladio RAMOS SALVADOR et Wolfgang THEILE ont offert divers livres, articles et documents à la Bibliothèque André Gide du Centre d'Études Gidiennes de l'Université Lyon II. Nous les en remercions tous vivement.

• JACQUES RIVIÈRE ET LA N.R.F. • A l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Jacques Rivière, M. Auguste ANGLÈS, professeur à la Sorbonne, a donné en l'Hôtel de Massa à Paris, le 28 octobre dernier à 17 h 30, une conférence organisée par la Société des Gens de Lettres de France : "Jacques Rivière et le Mouvement de la Nouvelle Revue Française (1886-1925)".

• L'AAAG ET LES BIBLIOTHÈQUES • A la liste des bibliothèques publiques et universitaires recevant les publications de l'AAAG, telle qu'elle a paru dans le BAAG n° 27 (pp. 64-5), il convient d'en ajouter huit, qui portent leur nombre à soixante-dix-huit :

- Bibliothèque Nationale (Paris)
- Bibliothèque de l'Arsenal (Paris)
- Bibliothèque de Harvard College (Cambridge, Mass., USA)
- Bibliothèque de l'Université de Californie à Santa Barbara (Calif., USA)
- Bibliothèque de l'Université McGill (Montréal, Canada)
- Bibliothèque de l'Université du Cap (Afrique du Sud)
- Bibliothèque d'État de Berlin (RDA)
- Bibliothèque de l'Institut des langues et littératures néo-latines de l'Université de Milan (Italie)

• CAHIERS ANDRÉ GIDE 6 • Sorti le 29 décembre, le tome III des *Cahiers de la Petite Dame*, notre CAG n° 6 de 1974, a été envoyé à tous les Membres de l'AAAG ayant réglé leur cotisation pour cette année-là ; il sera servi à

ceux qui, en retard avec notre Trésorière, lui régleront leur petite dette. Quant à nos nouveaux Membres, inscrits en 1975 (n° 670 et suivants), ils peuvent acquérir ce CAG (comme tous les précédents) au prix spécial AAAG indiqué à la page suivante. Nous faisons tout notre possible pour réserver aux nouveaux Membres Fondateurs des collections complètes d'exemplaires nominatifs portant le même numéro (renseignements auprès du Secrétaire).

CLAUDE MARTIN
secrétaire de l'AAAG

3, rue Alexis-Carrel
69110 STE FOY LÈS LYON

*prie ses amis de bien vouloir noter
son nouveau numéro de téléphone :*

(78).59.16.05

NOUVEAUX MEMBRES
DE L'ASSOCIATION

Liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée entre le 11 septembre et le 31 décembre 1975 :

- 722 M. Mitchell SHACKLETON, professeur à l'Université du Cap, Afrique du Sud. (Titulaire)
- 723 M^{me} Danielle E. CUÉNOD, artiste peintre, Vevey, Suisse. (Titulaire)
- 724 M. André RICOQUE, colonel de l'Armée de l'Air en retraite, 92260 Fontenay-aux-Roses. (Titulaire)
- 725 M. Jean-Luc NOGET, juriste, 35000 Rennes. (Titulaire)
- 726 M. Dominique MOREL, étudiant en Lettres modernes, 69006 Lyon. (Etudiant)
- 727 M. Jean DEMANGE, professeur à l'Université d'Osaka, Japon. (Titulaire)
- 728 M^{lle} Norma HALÉVY, étudiante en Lettres, Tel Aviv, Israël. (Etudiant)
- 729 M^{me} Marie - Madeleine SUTTER - LEVESQUE, professeur en retraite, 94160 St-Mandé. (Titulaire)
- 730 BIBLIOTHÈQUE de l'INSTITUT DES LANGUES ET LITTÉRATURES NEO-LATINES de l'UNIVERSITÉ DE MILAN, Italie. (Fondateur)
- 731 M. Jacques DROUIN, assureur, 75016 Paris. (Titulaire)
- 732 M^{lle} Alice HINDERER, secrétaire, Genève, Suisse. (Titulaire)
- 733 M^{me} Colette DLMIC, professeur à l'Université de l'Alberta, Edmonton, Canada. (Titulaire)
- 734 M. Paul CROC, maître - assistant à l'Université Lyon II, 69340 Francheville. (Titulaire)
- 735 M^{me} W. Jane BANCROFT, professeur à l'Université de Toronto, West Hill, Ont., Canada. (Titulaire)

- 736 M^{lle} Sylvia I. BALL, étudiante, Sheffield, Angleterre. (Étudiant)
- 737 M. Pierre BOURGEOIS, professeur, 75014 Paris. (Titulaire)
- 738 BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DU CAP, Afrique du Sud. (Abonné BAAG)
- 739 BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE A SANTA BARBARA, États-Unis. (Abonné BAAG)
- 740 M. Jean-Louis MEUNIER, instituteur, 30150 Roquemaure. (Titulaire)
- 741 M. Jean-Michel DEVEAU, professeur, Nouméa, Nouvelle-Calédonie. (Titulaire)
- 742 M. Jacques HURÉ, maître - assistant à l'Université d'Ankara, Turquie. (Fondateur)
- 743 M. Rudolf MAURER, professeur, Genève, Suisse. (Titulaire)
- 744 M. Lionel A. BIRON, professeur, Manchester, N.H., États-Unis. (Titulaire)
- 745 M^{me} Marthe LAMBERT, 75007 Paris. (Titulaire)
- 746 M. H. James NERSOYAN, professeur à l'Université de Dayton, Ohio, États-Unis. (Titulaire)
- 747 M. Jack CUZON, médecin, 18330 Neuvy-sur-Barangeon. (Titulaire)
- 748 M^{me} Germaine-Marie REYÉ, 75016 Paris. (Titulaire)
- 749 M. Franck BARRA, maître d'internat, 06130 Grasse. (Titulaire)
- 750 BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE TRÈVES, R.F.A. (Abonné BAAG)

PUBLICATIONS DE L'ASSOCIATION
ET DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

Les prix indiqués ci-dessous (franco de port et d'emballage) sont strictement réservés aux Membres de l'AAAG. Les commandes sont à adresser au Secrétariat, accompagnées de leur règlement par chèque postal ou bancaire libellé à l'ordre de l'Association (rappelons que tout mandat ne peut être envoyé qu'à la Trésorière, v. page suiv.).

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Vol. I (n° 1-17, 1968-72), broché, 27 x 21 cm, 360 pp.	40 F
Vol. II (n° 18-24, 1973-74), broché, 20,5 x 14,5 cm, 464 pp.	30 F
Vol. III (n° 25-28, 1975), broché, 20,5 x 14,5 cm, 290 pp.	25 F
Le numéro séparé (dans les limites du stock disponible) :	
N° 1 à 20.	4 F
N° 21 et suivants.	6 F

CAHIERS ANDRÉ GIDE

(Exemplaires numérotés du tirage réservé aux Membres de l'AAAG — seul tirage numéroté : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 ex. pour les suivants. Le prix entre parenthèses est celui du volume ordinaire, vendu en librairie. Vol. brochés, 20,5 x 14 cm.)

Cahiers 1 (1969). <i>Les Débuts littéraires, d'André Walter à L'Immortalité</i> . 412 pp. (30 F)	24 F
Cahiers 2 (1970). <i>Correspondance André Gide - François Mauriac (1912-1950)</i> . 280 pp. (23 F)	19 F
Cahiers 3 (1971). <i>Le Centenaire</i> . 364 pp. (32 F)	26 F
Cahiers 4 (1972). <i>Les Cahiers de la Petite Dame, I (1918-1929)</i> . 496 pp. (42 F)	34 F
Cahiers 5 (1973). <i>Les Cahiers de la Petite Dame, II (1929-1937)</i> . 672 pp. (62 F)	50 F
Cahiers 6 (1974). <i>Les Cahiers de la Petite Dame, III (1937-1945)</i> . 416 pp. (57 F)	46 F
Cahiers 7 (1975). <i>Les Cahiers de la Petite Dame, IV (1945-1951)</i>	En préparation

AUTRES PUBLICATIONS

Susan M. STOUT, <i>Index de la Correspondance André Gide - Roger Martin du Gard</i> . 1 vol. br., mêmes format et couv. que la <i>Correspondance</i> , 64 pp. (tir. lim. à 500 ex. hors commerce)	8 F
Jacques COTNAM, <i>Essai de Bibliographie chronologique des Ecrites d'André Gide</i> . 1 vol. br., 21 x 13,5 cm, 64 pp. (tir. lim. à 500 ex. hors commerce)	6 F

- Claude MARTIN, *La Nouvelle Revue Française de 1919 à 1925. Généralités, documents, table des sommaires, index des auteurs et des textes*. 1 vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp. (tir. lim. à 250 ex. numérotés) 15 F
- Claude MARTIN, *La Nouvelle Revue Française de 1940 à 1943. Généralités, documents, table des sommaires, index des auteurs et des textes*. 1 vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 90 pp. (tir. lim. à 250 ex. numérotés) 15 F
- Claude MARTIN, *La Nouvelle Revue Française de 1925 à 1934. Généralités, documents, table des sommaires, index des auteurs et des textes*. 1 vol. Sous presse

Série annuelle ANDRÉ GIDE, collections ARCHIVES ANDRÉ GIDE & BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE, publiées aux Editions des Lettres Modernes : voir BAAG n° 27, page 39.

COTISATIONS 1976

Membre Fondateur	100 F
Membre Titulaire	45 F
Membre Étudiant	30 F

Règlement par :

- virement ou versement au CCP de l'Association des Amis d'André Gide, PARIS 25.172.76
- chèque bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide, et envoyé à Madame de BONSTETTEN, Trésorière de l'AAAG, 14 rue de la Cure, 75016 PARIS
- mandat envoyé au nom et à l'adresse de Madame de BONSTETTEN (En cas de mandat international, prière d'augmenter la somme envoyée de 2 F pour compenser la taxe perçue à l'encaissement)

Tous paiements uniquement en FRANCS FRANÇAIS.

